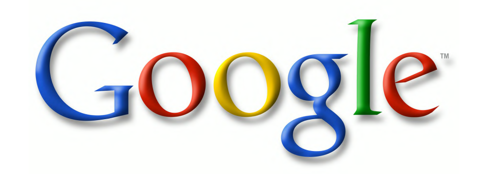


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

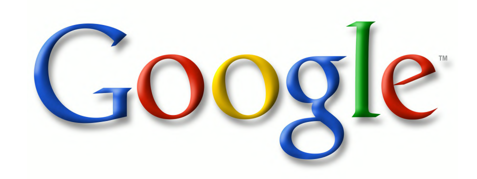
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

PQ2269
G37F33
1855

STANFORD LIBRARIES

FABLES

PAR

ÉDOUARD GRANGER



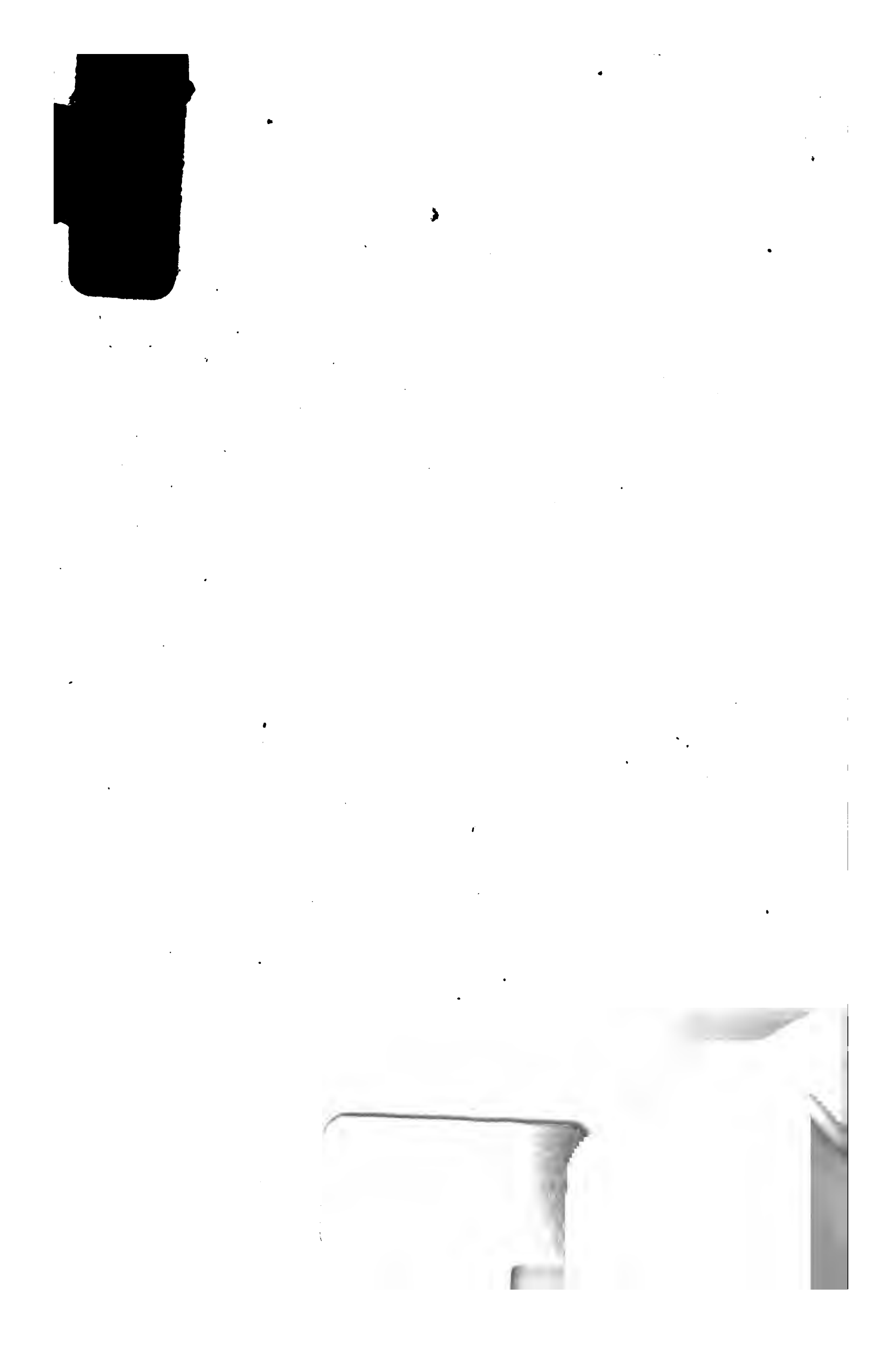
PARIS

DEZOBRY, E. MAGDELEINE & Cie,

RUE DU CLOÎTRE SAINT-BENOÎT, 10.

(Quartier de la Sorbonne).

MDCCCLV



Offert par l'auteur à Madame Ve. Vasseur.

FABLES



Paris.— Imp. de Mme Smith, rue Fontaine-au-Roi, 18.

FABLES

PAR

ÉDOUARD GRANGER



PARIS

DEZOBRY, E. MAGDELEINE & Cie,

RUE DU CLOÎTRE SAINT-BENOÎT, 10.

(Quartier de la Sorbonne).

MDCCCLV

PROLOGUE

LES DEUX AMIS.

—

PROLOGUE.

« Quoi! te voilà Poète!... et, qui plus est, l'on dit
Qu'à l'imprimeur tu vas livrer ton manuscrit?
— Il est vrai; que veux-tu ? l'auteur, en son délire,
Est heureux de penser que l'on pourra le lire.....
J'hésitai bien longtemps, doutant toujours de moi,
Corrigeant, châtiant sans cesse; mais, ma foi,
D'amis, de gens lettrés le bienveillant suffrage
A publier mon livre aujourd'hui m'encourage;
J'espère, en le vouant à la publicité,
Que sa philosophie et sa moralité,
A défaut de succès, lui gagneront l'estime
De tous les gens de cœur. — D'un cercle trop intime

L'indulgence adoucit, fausse le jugement;
Tu le sais? — Mais pouvais-je agir plus sagement?
Qu'eusses-tu fait?—Qui, moi?... d'abord, point de morale,
Et des vers encor moins..... — Es-tu donc un Vandale,
Un sceptique, un athée, un esprit de travers?...
— Eh! mon pauvre Poète, on ne lit plus de vers;
On lit de maints romans l'édifiante prose,
Que l'or de l'éditeur si largement arrose.
Qu'importe de fausser les doux instincts du cœur,
Si le livre se vend, s'il enrichit l'auteur;
Qu'importe qu'un rêveur, drapé dans son cynisme,
Dise que rien n'est bon, que tout n'est qu'égoïsme;
Qu'il n'est qu'un seul bien, l'*or*, et que le mot *vertu*
Est un non-sens si vieux qu'on en est rebattu;
Qu'il faut douter de tout: de l'amitié d'un frère,
Des vertus d'une sœur, de l'honneur d'une mère,
Et qu'un père adoré peut, sous ses cheveux blancs,
Cacher quelque stigmate aux yeux de ses enfants!...
Quoi! tu fais le censeur et tu veux qu'on te lise?
Pauvre fou! De nos jours, l'auteur qui moralise
Prêche dans le désert..... Tu veux briller? Eh! bien,
Choisis, si tu m'en crois, un tout autre moyen,
Et renonce surtout à la métromanie,
Car du rhythme, mon cher, naît la monotonie.

Brasse-nous de la prose : on la vend un bon prix,
Soit au mètre, au kilo, n'importe, écris, écris.....
Entasse chaque jour volume sur volume ;
Sans suivre de sujet laisse courir ta plume ;
Attaque, tranche, abats des institutions
Qui servent de modèle aux grandes nations ;
Pare de fraîches fleurs un épisode obscène ;
Du rebut des humains orne ta mise en scène ;
Retrace avec amour ces repaires hideux
Où se traîne le crime aux instincts crapuleux ;
Écris, pour être vrai, dans ce langage étrange
Que parlent des héros qui vivent dans la fange ;
Dis que tu peins les mœurs en traçant des tableaux
Où le vice éhonté vient, sous ces oripeaux,
Enchanter les loisirs d'un lecteur imbécile.
Avec un peu d'esprit est-il si difficile
De noircir du papier, comme le font ces gens,
Sans craindre de blesser les mœurs et le bon sens ?
Imite-les..... — Bravo ! voilà de la satire.
Parfois l'amour du bien exalte un saint délire !
Tu le prouves..... Allons, je vois avec bonheur
Que mes fables en toi trouveront un lecteur.
— Des fables, as-tu dit ? des fables !... — Eh ! sans doute ;
Pourquoi cet air surpris ? — Pourquoi ! mon cher ; écoute :

Parce que dans ce genre on compte peu d'élus.....
Que de gens de talent, dont on ne parle plus,
Ont tenté d'y briller !... Florian, Lafontaine,
Sont seuls restés debout, maîtres de leur domaine ;
Ils règnent sans rivaux !... — Ainsi donc, selon toi,
Il ne faut plus rimer, peindre, sculpter... — Pourquoi ?
— Par la raison qu'Homère, Ovide, Horace, Appelle,
Térence, Phidias, Virgile, Praxitèle,
Et tant d'autres encor n'ont pas, dans leurs travaux,
Depuis plus de mille ans rencontré de rivaux.
Suspends de tes discours la froide acrimonie :
On peut encor glaner dans les champs du génie.
Admirons La Fontaine, en laissant graviter
Autour de ce grand nom des noms qu'on peut citer,
Et dont se fait honneur notre littérature.
Chacun a sa couleur, son esprit, sa facture,
Et peut être plaisant, satirique ou naïf.
L'un, par son trait hardi, par son style incisif,
Nous trace avec vigueur la fable politique,
Et flagelle à plaisir le dévouement civique
Des gens qui n'ont qu'un but : leur unique intérêt.....
L'autre, chantre inspiré, mu par un sens secret,
Avec grâce module un chant humanitaire,
Imprimant à sa fable un sacré caractère ;

Son espoir, ses regrets, en traits harmonieux,
Comme un chant de douleur, s'élèvent vers les cieux!
Poète novateur, sa touchante magie
A sa fable a donné les pleurs de l'élégie!...
Sois donc moins exclusif; rends justice à chacun :
Le mérite aujourd'hui n'est pas assez commun
Pour le fouler aux pieds. Admirons les modèles,
Mais sans décourager, par de froids parallèles,
Le poète qui rêve et cherche sur son luth
A franchir les écueils semés jusqu'à ce but,
Qui donne, en le touchant, plus que de l'or : la gloire!
Respectons leurs efforts. D'ailleurs, tu peux me croire,
Sans aller au sublime, on peut encor briller :
Après le rossignol, l'oiseau, dans son hallier,
Ose élever la voix..... En publiant mon livre,
Crois-tu donc qu'à l'orgueil follement je me livre?...
— Loin de moi ce penser; mais je soutiens, mon cher,
Que le titre d'auteur coûte parfois très cher,
Et qu'à moins d'un grand nom, comme Hugo, Lamartine,
Béranger...— Je comprends; mais, dis-moi, toute mine
Donne-t-elle de l'or?... le fer, le plomb, l'argent,
N'ont-ils donc aucun prix?... Va, l'homme intelligent
Ne méprise jamais ce qui peut être utile.
Bien qu'ajuster des mots soit chose assez futile,

Un poète n'est pas un méprisable auteur,
Quand il trace des vers pensés avec le cœur;
Quand ses maximes sont douces et consolantes;
Quand il cherche à calmer les passions brûlantes,
En chantant le bonheur qu'on trouve dans le bien;
Quand sa lyre et sa voix révèlent un chrétien!...
— Si j'approuve le fond, l'esprit de ton ouvrage,
Va, j'admire encor plus ce qu'il faut de courage
Pour se faire imprimer. Gare aux faibles endroits!
La Presse rarement transige avec ses droits;
Redoute sa rigueur..... — Loin de là, je l'invoque!
— Monsieur veut plaisanter, et de nous il se moque.....
— Non, la Presse, à mon sens, n'est point à redouter
Pour celui qu'elle éclaire et qui sait l'écouter.
Sur mon peu de valeur je ne prends pas le change;
La critique est utile, et souvent la louange
Peut nuire à l'avenir d'un modeste écrivain :
C'est un parfum qui cache un funeste venin.
— Sais-tu bien que voilà presque de la sagesse!...
— Non, c'est de la raison. En écoutant la Presse,
Je ferai mon profit d'avis judicieux.
J'ai donc tout à gagner à ce marché : les yeux
Se ferment-ils jamais à la douce lumière?
Or, mon esprit, guidé dans sa noble carrière,

S'émeut avec bonheur, soutenu par l'espoir
D'arriver à mieux faire à force de vouloir.
— C'est là très bien penser; et je suis dans l'attente
De voir chez l'éditeur ton livre mis en vente.
Pourtant je crains...—Achève.—Au temps où nous vivons
Un volume de vers se vend mal. — Nous verrons.
— D'un espoir décevant le sage se défie.
— Sans doute; mais le sage a sa philosophie
Qui l'aide à supporter le poids de ses revers.
D'ailleurs je fus heureux en caressant mes vers;
Et puis l'illusion m'a fait rêver la gloire!
Dans sa coupe dorée il est si doux de boire,
Que, dans ma folle ivresse, un jour à l'Institut,
Il m'arriva d'aller recevoir le tribut
Que décerne au talent le noble aréopage!
Je rêvais! mais, enfin, quelquefois un mirage
Fascine nos regards et ravit notre esprit
Vers des champs fortunés. Or, si je n'eusse écrit,
Connaîtrais-je aujourd'hui de telles jouissances?
Si la fatalité trahit mes espérances,
Comme un nouvel Icare, au moins je n'aurai pas
A craindre dans ma chute un funeste trépas;
En prenant mon essor j'assujettis mes ailes
Pour tomber doucement des voûtes éternelles.....

M'en irai-je trancher le fil de mon destin
Pour me venger du monde et de son froid dédain?
Non, reprenant ma place au banquet de la vie,
Je ne connaîtrai point la dévorante envie,
Le dépit, les regrets et ces mille tourments
Que fait naître un revers chez la plupart des gens.
Tout à mes chers travaux, à mes goûts agréables,
Je me rappellerai certains vers de mes fables,
Et ferai mon profit de leur moralité
En passant du précepte à la réalité.

A MON PÈRE ET A MA MERE

L'ORANGER ET LE PÊCHER.

—

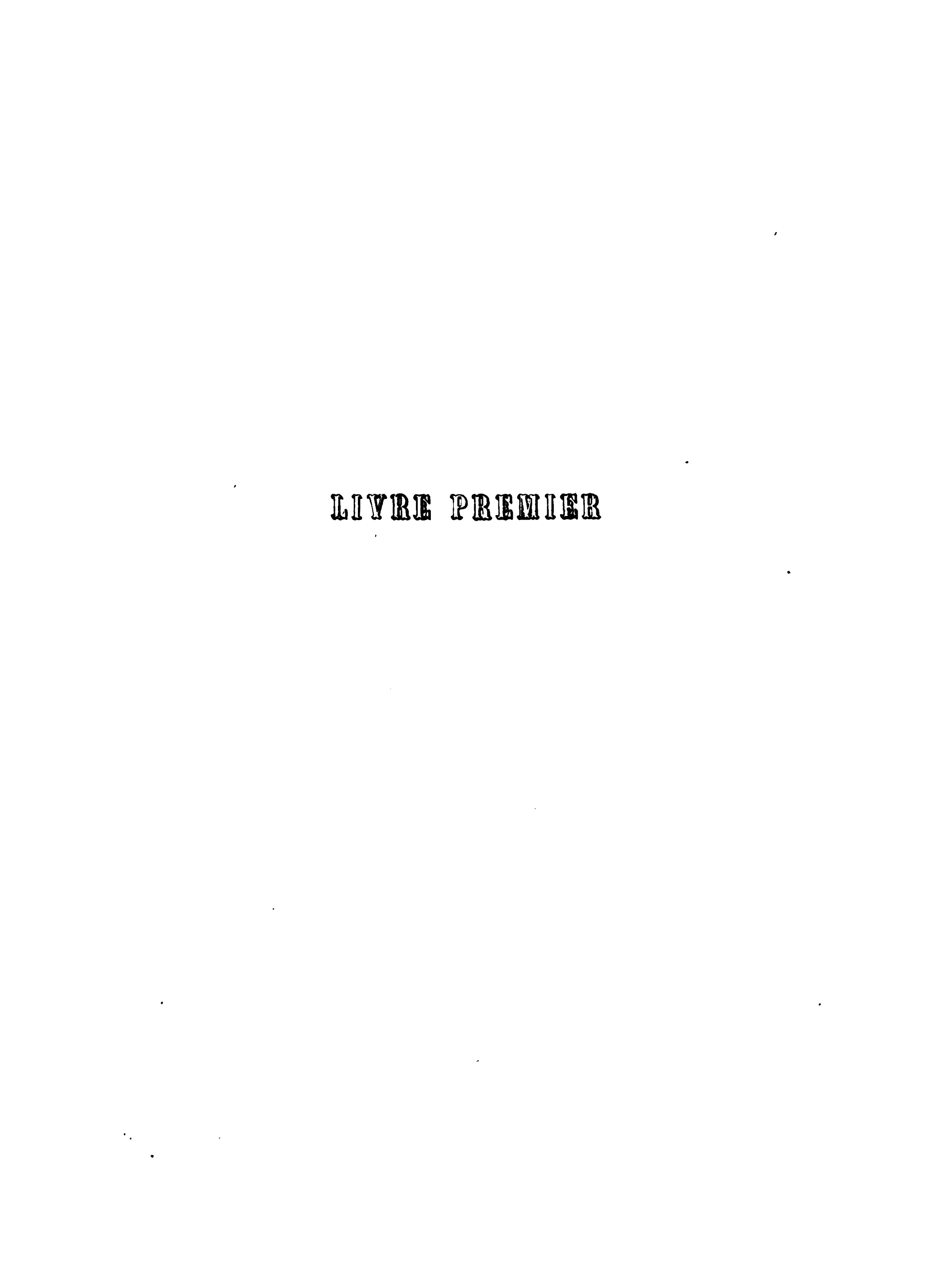
A MON PÈRE ET A MA MÈRE.

Un oranger, tous les matins,
Exhalait le parfum de ses mille calices
Dont il offrait les suaves prémices
A celui qui venait arroser de ses mains
Des arbustes, des fleurs, objets de ses délices,
Lorsqu'un pêcher lui dit : « Ami, quel est ton but,
« En offrant dès l'aurore au maître un tel tribut? »
« — Quoi! répond l'oranger, ce que je fais t'étonne?
« Ne vois-tu pas les soins dont il nous environne?
« N'est-ce pas lui qui vient avec le jour
« Sur nous répandre une onde salutaire?
« Qui, lorsque des frimats s'annonce le retour,
« M'abrite, me réchauffe? Ah! je ne puis le taire,
« Je me crois impuissant à payer tant d'amour!
« Sans de tels soins, que serais-je sur terre?

« Un chétif arbuste étiolé,
« Dont les faibles rameaux et le triste feuillage
« Languiraient à l'écart; sur mon front désolé
« Nulle fleur ne naîtrait; mon unique partage
« Serait un froid dédain. » — « C'est là bien raisonner,
« Répondit le pêcher; mais ces bontés du maître,
« Tu pourrais un peu mieux, je crois, les reconnaître,
« En faisant comme moi. Pourquoi ne pas donner
« De beaux fruits savoureux? » — « Sous cette latitude,
« Je n'en saurais produire. Or, ami, tu vois bien
« Que je n'ai pas le choix d'un plus noble moyen,
« Pour lui prouver ma gratitude. »

ENVOI.

Agréez, chers parents, l'hommage de ce livre,
Fruit de mes doux loisirs. Quel sera son destin?...
Au rêve d'un succès tout poète se livre;
Et pourtant que de vers n'ont point de lendemain.....
Mais le nard sur l'autel ne laisse pas de trace :
On le brûle, il s'élève et se perd dans l'espace
Pour monter jusqu'à Dieu, qui reçoit cet encens
Comme un pieux tribut des cœurs reconnaissants.



LIVRE PREMIER

I.

L'OURS ET LE RENARD.

—

Un ours à l'esprit inventif,
Dans le fond d'une solitude,
Consacrait ses jours à l'étude
De maint travail spéculatif.
Il était très versé dans les mathématiques,
La chimie et surtout dans les arts mécaniques ;
Mais, pauvre comme Job, notre illustre savant
Avait un fort maigre ordinaire ;
Même il ne dînait pas souvent.
Songer au lendemain n'était pas son affaire.
Cependant, mieux que lui, personne n'avait l'art
D'inventer des engins, des piéges,

Lesquels, pour un lopin, à Samuel Renard,
Étaient livrés avec leurs droits et priviléges.
C'était donné, direz-vous; mais, enfin,
Il faut manger, et que ne peut la faim!
Les renards sont peu forts sur la délicatesse;
Or, le nôtre exploitait à plaisir la détresse
Du pauvre Vaucanson. On comprend qu'à ce jeu
L'un devait gagner gros, mais l'autre gagner peu.
Un jour l'ours réfléchit et dit à son compère :
« Ami, vraiment je désespère
« De connaître jamais l'aisance et le bonheur!
« A vous tout réussit, à vous tout est propice.
« Du Ciel j'accuse l'injustice :
« D'où lui vient donc pour moi cette rigueur?
« — Mon cher, dit le renard, d'une plainte importune
« Souvent nous fatiguons les Dieux :
« De nous en prendre à nous ne ferions-nous pas mieux?
« Tandis que dans un coin vous rêvez la fortune,
« Je la cherche, j'agis et je cours au-devant.
« Avec vous, en un mot, sur deux points je diffère :
« Vous êtes érudit et je suis peu savant;
« Vous avez le savoir, moi j'ai le savoir-faire. »

II.

L'OR ET LA PIERRE DE TOUCHE.

Une pierre de touche à l'or tint ce langage :
« C'est par moi qu'on t'éprouve et qu'on sait ta valeur. »
« — Sur l'homme, reprit l'or, j'ai le même avantage :
« Je sers à l'éprouver ; je mets à nu son cœur. »

III.

LE VIEUX RAT ET SON FILS.

—

Un rat goutteux, perclus par la caducité,
De plus frappé de cécité,
Avait pour tout soutien un fils, qu'un pieux zèle
Portait à donner chaque jour
Au pauvre vétéran mille marques d'amour.
Aussi tous les vieux rats le citaient pour modèle.
Il sortait le matin, mais c'était pour vaquer
Au soin de marauder le dîner de son père;
Et les meilleurs morceaux étaient, pour l'ordinaire,
Ceux que ce tendre fils lui donnait à croquer.
Puis le soir doucement le guidant par l'oreille,
Il le tirait du gîte et dirigeait ses pas

A travers le grenier. Vraiment, c'était merveille
De voir comme Ratin, quand arrivaient des chats,
Faisait rentrer son père au fond de sa cachette,
En restant le dernier pour couvrir sa retraite,
Au risque de trouver lui-même le trépas.
Un jeune rat du voisinage
Lui dit un jour : « Pauvre Ratin,
« Pourquoi ne pas jouir des plaisirs de ton âge?
« Quoi! toujours retiré près d'un vieillard chagrin,
« Est-ce là vivre? Non..... Allons donc! beau cousin,
« Écarte les ennuis, choisis une maîtresse,
« Viens festoyer et courir avec nous.
« Les jeux, les ris sont faits pour la jeunesse;
« C'est la glace des ans qui donne la sagesse;
« En attendant, faisons les fous..... »
« — Ami, que le Ciel te pardonne
« Ce discours insensé! Tu veux que j'abandonne
« Un vieillard dont je suis le guide et le soutien?
« Le délaisser! qui, moi, son enfant, son seul bien!
« Mais ne prévois-tu pas ses cruelles alarmes,
« Son désespoir, sa navrante douleur!...
« Ah! je le sens, chacune de ses larmes
« Comme un remords brûlant tomberait sur mon cœur.

« Mon père vers le bien fut mon guide fidèle ;
« Envers mon bon aïeul rien n'égalait son zèle,
« Alors qu'il l'entourait des soins les plus touchants ;
« Or, je fais aujourd'hui ce qu'il faisait naguère :
« Ces tendres soins, je les lui rends. »

Quand viendra la vieillesse, attends de tes enfants
Ce que toi-même auras fait jadis pour ton père.

IV.

LES NOISETTES.

—

Un jeune enfant vit des noisettes
Dans un vase à goulot étroit;
Il y plonge la main et croit
Qu'il en va remplir ses pochettes.
Il en saisit autant qu'il peut;
Mais, par malheur, sa main trop pleine
Au passage s'arrête, et de là grande peine.....
Ne pouvant avoir ce qu'il veut,
L'enfant frappe du pied, il crie et se déchaîne
Contre le vase étroit, sujet de ses douleurs
Et de ses pleurs :
« — Pourquoi n'en pas laisser la moitié? dit sa mère,

« Et dans ta main dès lors il en pourrait rester.
« Mon fils, qui trop embrasse, embrasse une chimère... »

Modérer ses désirs, de peu se contenter,
Est le plus sûr moyen d'être heureux sur la terre.

V.

L'ÉLÉPHANT, LE BISON ET L'AUTRUCHE.

—

Dans une fosse assez profonde,
Un vieux bison se laissa choir.
On peut sans peine concevoir
S'il se trouva penaud. Lorsque, faisant sa ronde,
Un éléphant s'approche et voit notre bison
Qui, pour bonne raison,
Se tapit et se cache
Au fond du trou se tenant coi
(Tout-à-l'heure on saura pourquoi) :
« — Ami, dit l'éléphant, il faut que je t'arrache
« A ton malheureux sort. » Et sa trompe aussitôt
Le saisit, le soulève et transporte mon sot,

Tout honteux, tout meurtri, sur un lit de verdure.
« — Eh! quoi, fit une autruche, en croirais-je mes yeux!
« Tu sauves ce méchant dont les traits envieux
« Ne t'ont point épargné leur mortelle blessure! »
« — De sa haine, il est vrai, j'ai trop longtemps gémi...
« J'aurais pu me venger, j'en conviens; mais, ma chère,
« D'un ennemi, vois-tu, quans je veux me défaire,
« Je cherche les moyens de m'en faire un ami. »

VI.

LE PÉDAGOGUE.

—

Dans un village, un bon maître d'école,
Devant ses écoliers prit un jour la parole,
Et dit : « Monsieur Vincent, si j'en crois ce rapport,
« Qu'à l'instant me fait votre père,
« Hier vous eûtes le grand tort,
« Dans un accès de coupable colère,
« De manquer de respect aux auteurs de vos jours !
» La colère !... Ah ! Vincent, quelle chose honteuse !...
« Ce vice, enfants, nous ôte le secours
« De la raison, cette voix généreuse,
« Présent de l'Éternel ! Privé de son concours,
« Un mortel redescend jusqu'à l'état de bête...

« Oui, Sénèque le dit, la plus belle conquête,
« Pour l'homme, est de savoir vaincre ses passions !... »
En prononçant ces mots, un beau geste oratoire
Renverse par malheur une énorme écritoire,
Dont l'encre va couvrir les compositions
De nos savants en herbe. Or, le maître s'empresse
De saisir l'encrier ; mais dans sa maladresse
Il glisse, tombe, roule et fait dans le gâchis
Prendre un bain d'encre à ses habits.
Aussitôt furieux, notre homme se relève,
Ramasse l'encrier, au loin veut le jeter ;
Et l'objet mal lancé vole et blesse l'élève
Que notre précepteur venait d'admonéter.

Les lois de la raison trouvent beaucoup d'apôtres,
Tant qu'on se borne à discourir ;
Mais il est difficile, alors qu'il faut agir,
De mettre en action ce que l'on prêche aux autres.

VII.

LE COQ, LE DINDON ET LE PERROQUET.

—

Par devant maître coq, juge de son canton,
Comparut un jour un dindon,
Accusé par un paon d'avoir, dans une cage,
Donné la mort à trois de ses petits.
Un perroquet du voisinage
Défendait le dindon. Certain taureau métis
Invite l'auditoire au plus profond silence.
Lors, maître Perroquet, d'un air majestueux
Se présente à la barre, et d'un ton chaleureux
Soutient qu'il prouvera clairement l'innocence
De cette victime du sort.

De sa race il s'en va rechercher l'origine,
Parle de l'Inde et de la Chine,
Vole du nord au sud, de babord à tribord;
Court de l'Euphrate au Rhin, de Stockholm à Médine;
S'écarte de sa cause, et par un beau transport
S'en revient aux vertus du dindon qu'on accuse;
De ses cris larmoyants largement il abuse;
Puis s'égare au milieu de ses déductions.
Oubliant son sujet, il pose maint dilemme,
Et se noie et se perd dans ses citations:
« — Mais, au fait, avocat; resserrez votre thême,
« Ou nous couchons ici! » dit le coq furieux.
« — Non, reprit le dindon, à mon sens il vaut mieux
« Que votre seigneurie examine la cage
« Dans laquelle j'ai pu commettre un tel carnage!
« Regardez l'ouverture et voyez ma grosseur.
« Y puis-je entrer, dites-moi? » — « Non, sans doute, »
Reprit un canard assesseur.
« — Donc pour y pénétrer, s'il n'est point d'autre route,
« Je ne puis être criminel.... »
Or, le coq s'écria: « Parbleu! la chose est claire;
« Depuis une heure ici l'on gâte ton affaire.
« Par les dieux! peste soit du parleur éternel;
« Car rien que pour le faire taire,

« Je t'allais condamner... Ma foi, tu fis très bien
« De plaider ta cause toi-même. »

Soyons simple, concis, c'est le meilleur système :
Qui veut par trop prouver, souvent ne prouve rien.

VIII.

LE LOUP ET LE LAPIN.

—

Un méchant ne saurait mentir à sa nature,
Je le prouve : Un mouton paissait près d'un vieux loup,
De tels bergers, de vrai, l'on n'en voit pas beaucoup;
Un lapin, fort surpris d'une telle aventure,
S'écria tout joyeux : « Eh quoi ! seigneur, enfin
« Les dieux ont-ils rendu votre dent moins cruelle !
« Dites-moi, pour en mieux répandre la nouvelle,
« D'où vient ce changement? Parlez... » — « Je n'ai pas faim. »

IX.

ÉPICTÈTE ET ÉPAPHRODITE.

—

Épaphrodite, affranchi de Néron,
Oubliant qu'autrefois il portait des entraves,
Devenu grand seigneur, à son tour trouva bon
D'avoir dans son palais une foule d'esclaves.
Épictète le Phrygien,
Comme on le sait, fut de ce nombre.
Un jour notre affranchi dit au stoïcien,
Lequel sous l'atrium se reposait à l'ombre :
« Ça, viens et me réponds. Veux-tu la liberté ? »
« — D'un tel présent je n'ai que faire ;
« Me créer des soucis ! est-ce donc nécessaire,

« Puisque je vis content dans mon obscurité?... »
« — Tu sembles oublier qu'au gré de mon caprice
« Je puis te torturer par quelque lent supplice,
« Afin de t'arracher à ta sotte torpeur. »
« — Sans doute, si j'étais sensible à la douleur ;
« Mais, sous ces vêtements qui couvrent ton esclave,
« Sache qu'il est un homme, un homme qui la brave !
« Je suis à toi, c'est vrai ; cependant, ô Romain !
« De ton pouvoir injuste as-tu droit d'être vain ?
« Si mon bras t'appartient, par l'âme je suis libre !
« Tu ne peux rien sur elle, et le poids de mes fers
« Ne saurait m'empêcher de franchir l'univers,
« Bien que mon corps flétri soit sur les bords du Tibre.
« Le bonheur est le but, l'objet de tous nos vœux ;
« Or, ne désirant rien, je crois donc être heureux.
« Tu n'en peux dire autant... » — « Vraiment, tu me fais rire ;
« Heureux sans liberté ! Philosophe, crois-moi,
« Ce sophisme est trop fort. » — « Mais es-tu libre, toi ?
« Dans ce palais construit de marbre et de porphyre,
« Nous te voyons chagrin, inquiet, soucieux.
« Tu crois t'appartenir? Une beauté t'enchaîne.
« Contre les passions tu luttes avec peine ;
« Les préjugés du monde, un rêve ambitieux
« Te rivent aux soucis par un joug odieux.

« De cette liberté, que tu prétends connaître,
« Lequel donc jouit mieux, de l'esclave ou du maître ? »

L'opinion, l'usage et nos vices sont tels,
Que devant leur pouvoir il faut qu'on se soumette :
Le plus esclave des mortels,
N'est pas l'esclave qu'on achète.

X.

LE MULET ET LE SINGE.

—

J'ai connu telles gens, qui pour un mot d'esprit,
Auraient sacrifié parents, amis, crédit.
Ici je veux montrer que quelquefois l'envie
Est la source d'où naît cette sotte manie.

Un mulet, président d'un premier tribunal,
Connu pour son savoir, son tact impartial,
Du roi lion reçut des titres de noblesse,
Plus, de riches présents ; car toujours sa hautesse
Aimait à combler de bienfaits
Tous ses savants et vertueux sujets.
Un jour que mon mulet, dans un bel équipage,
S'en allait présider le grave aréopage,

Un singe, son rival, débita ce couplet,
Qui, parmi les badauds, eut un succès complet :
« Devant toi je m'incline, ô noble personnage !
« Et salue à genoux l'éclat de ton blason,
« Où brillent à nos yeux ces armes sans pareilles,
« Qui sont, et pour bonne raison,
« De tes puissants aïeux les deux longues oreilles !... »
« — Ce trait, à mon avis, mérite des bravos,
« Dit le mulet ; de même en nos foires naguère,
« Les gens applaudissaient les talents de ton père,
« Quand il dansait sur les tréteaux... »
La fin de cette histoire, à ce que l'on raconte,
Fut que tous les rieurs changèrent de côté ;
Joko hué s'en fut couvert de honte.
Tel fut le prix de sa méchanceté.

Décocher de ces traits qui blessent et font rire,
Est montrer peu de sens ; car ces sortes de coups
Se changent en mépris qui retombe sur nous.
Or, le plus sot esprit est l'esprit qui déchire.

XI.

LA TULIPE ET LA SCABIEUSE DES BOIS.

—

Une tulipe de grand prix
Ravissait tous les yeux par son beau coloris;
Tandis qu'à quelques pas, une humble scabieuse
Sur elle n'attirait nul regard. Un matin
La tulipe lui dit, d'une voix mielleuse,
Qui décélait par trop sa source vaniteuse :
« Quand je songe à votre destin,
« En vérité, je vous plains, ma voisine... »
Ici, tout le monde devine
Que le doux nom de sœur
Pour notre scabieuse eût été trop d'honneur.
« De grâce, dites-moi, que faites-vous sur terre,

« Puisque jamais sur vous ne s'arrêtent les yeux?...
« Hélas! que n'avez-vous pour plaire,
« Quelques-uns de ces dons que nous tenons des dieux,
« Tels qu'un beau coloris, la grâce, la noblesse...
« Il ne faut pas que mon discours vous blesse,
« C'est l'élan d'un bon cœur qui s'ouvre à la pitié;
« Vrai, je me sens pour vous presque de l'amitié.
« Que je vous plains! » La scabieuse
Malignement aussitôt répondit
A la tulipe précieuse
Qui venait, entre nous, de montrer peu d'esprit:
« Tant de bonté me touche, et votre modestie
« Relève une pitié trop vivement sentie...
« Ça, voyons, vous brillez aujourd'hui, c'est fort bien;
« Mais demain, de vos fleurs que restera-t-il? Rien.
« Songez que la nature, en mère juste et sage,
« Au plus petit brin d'herbe a donné quelque prix.
« La beauté n'est souvent qu'un stérile partage...
« D'être utile, sur vous j'ai reçu l'avantage :
« Si vous charmez, moi je guéris. »

XII.

LE MORIBOND ET SON CURÉ.

—

Un moderne rêveur, soi disant esprit fort,
Au moment de régler son compte avec la mort,
Disait à son curé, prêtre sexagénaire :
« Vous prétendez du paradis
« Me frayer le chemin ; vraiment, je vous le dis,
« A vos secours je ne crois guère.
« N'êtes-vous pas pécheur et faible comme moi ?
« Des passions vous subissez la loi ;
« Nous sommes, en un mot, d'une même nature,
« Et les hommes ne sont qu'un peu de boue impure. »
Ce beau discours fini, le voilà pris soudain
D'une quinte terrible ; alors notre sceptique

Avec empressement boit un doux spécifique
Qu'on avait préparé dans un vase d'étain.
Le bon curé lui dit : « Ce bienfaisant breuvage,
« Qui peut te rendre la santé,
« Dans une coupe d'or te fut-il présenté?
« Du prêtre ce vase est l'image,
« Car, bien qu'homme et mortel, par l'ordre du Sauveur,
« Nous accourons verser dans l'âme du pécheur
« Le baume précieux de sa sainte parole,
« Qui rend fort par la foi, qui par l'espoir console. »

XIII.

LA BASSE-COUR.

—

Il prit fantaisie, un beau jour,
A certain roi de basse-cour
De vouloir donner une fête!
Il ne ménagea rien pour qu'elle fût complète.
Enfin ce jour arrive!... Au maître du logis
Chacun des invités présente ses amis
Et les amis de ses amis... usage,
En notre temps, dans certain monde admis.
L'amphytrion, prenant un gracieux visage,
Dit à ses invités : « Avant d'ouvrir le bal,
« Je crois qu'il ne serait pas mal
« De vous donner, Messieurs, quelque peu de musique. »

Et ce mot
Aussitôt
Produit sur l'assemblée un effet tout magique.
On se place, on se tait..... Se présente d'abord
Un jeune rossignol; on lui donne l'accord;
Puis il tousse et commence...... En vain ma rhétorique
Ici s'épuiserait à vous bien retracer
Son chant pur et divin; je n'en veux donc rien faire.
Cependant le public est loin de l'encenser:
L'un cause et rit, l'autre parle d'affaire,
Ou baille sans pudeur; enfin quelques bravos
De notre exécutant sont l'unique salaire.
« Ses chants, dit un lapin, sont loin d'être nouveaux,
« Et c'est toujours la même chose. »
Après vient un canard qui fièrement se pose,
Prétendant imiter le cri des animaux.
Dès son début il captive la foule,
En imitant le paon, la pintade et la poule.....
« Sublime!... ravissant!... » dit-on, et l'on se roule,
Sans se lasser de l'applaudir;
Chaque invité se pâme d'aise
A chaque nouvelle fadaise
Que débite l'oison. Dans l'élan du plaisir,
Le public, à grand cris, décida que personne

N'avait plus de talent. Il eut donc la couronne;
Puis il reçut tant de riches cadeaux,
Que, pliant sous le faix, il en courba le dos.....

Artistes, à quoi bon ce noble et saint délire
Qui des beaux-arts vous fait rechercher les secrets?
Voulez-vous obtenir de l'or et du succès?
Montez sur des tréteaux et faites un peu rire:
Vous gagnerez votre procès.

XIV.

LES TOILES D'ARAIGNÉE.

—

Une araignée avait tendu pendant la nuit,
Autour de son obscur réduit,
Ses toiles qu'avec soin elle avait rapprochées,
Pensant intercepter les abords du chemin
Qui menait à sa loge. Aussi, dès le matin,
Cent mouches à ses lacs se roulaient accrochées.
Certain bourdon, passant par là,
Se prit à rire en voyant cet obstacle;
Car d'un faible coup d'aile il mit tout en débâcle,
Puis, narguant l'araignée, aussitôt s'envola.

Ces toiles sont les lois qui règlent un empire :
Le faible les subit; le puissant les déchire.

XV.

LES BULLES DE SAVON.

—

Quelques enfants, groupés sur l'appui d'un balcon,
Faisaient luire au soleil des bulles de savon,
Quand un singe, trouvant la chose merveilleuse,
Saute au milieu de la bande joyeuse,
Saisit la tasse et le windsor
Et fuit au fond des bois, emportant son trésor.
Après avoir mûri son projet dans sa tête,
Il dit : « Parbleu, je crois que ma fortune est faite ;
« Pour cela que faut-il? que je trouve des sots!
« Et rien vraiment n'est plus facile :
« On en rencontre aux champs aussi bien qu'à la ville. »
Ceci posé, notre singe, en deux sauts,
Grimpe sur un talus, d'où, par mainte grimace,
Il amuse à ses pieds la foule qui s'amasse :
« Venez, dit-il, Messieurs, venez, c'est le moment

« Où je vais vous prouver ce que peut ma science;
« Par elle j'ai trouvé mieux que le diamant!...
Et chacun d'accourir; grande est l'impatience.
Lors, d'un air doctoral, il agite dans l'eau
Le précieux savon, et prenant un pipeau,
Il le porte à sa bouche et produit la merveille!
Certes, jamais chose pareille
Des habitants des bois n'avait frappé les yeux.
Joko d'un tel succès était tout radieux :
« Voyez, dit-il à la foule badaude,
« Contemplez le reflet de la verte émeraude!
« Le rosé du rubis! l'azuré du saphir!
« Le violet qui vient s'unir
« A l'oranger de la topaze!
« Est-il, Messieurs, rien de plus beau!... »
Puis, s'arrêtant dans son emphase,
Il se remet à souffler de nouveau
Dans l'eau.
Le bon public, en proie à son extase,
Ne cessait point d'admirer, d'applaudir
(On est près du succès quand on sait éblouir...);
L'ours était transporté; le tigre, la panthère,
Juraient par leurs grands dieux que jamais, sur la terre,
Leurs yeux n'avaient rien vu de plus étourdissant!

Le chameau s'approcha, disant : « Sur ma parole,
« C'est trop pyramidal ! mon cher, c'est ravissant !
« Après un tel succès vous devez faire école ! »
Le singe, à ce discours, imitant le corbeau,
Pour répondre, à ses pieds laissa choir son pipeau ;
Partant, adieu reflets aux teintes prismatiques !
Puis avec eux s'en vont les rêves chimériques ;
Car, la foule accourant pour le féliciter,
Malgré tous ses efforts, il ne put éviter
Qu'on avançât le nez vers la coupe enchantée,
Un peu légèrement et prônée et vantée.
De l'effet merveilleux on veut avoir raison,
On s'empare du vase..... A cette trahison,
La curiosité redouble ;
Dans la coupe chacun regarde, et qu'y voit-on ?
Un peu d'eau trouble.

Je sais plus d'un auteur marquant
Dont les écrits pourraient ici se mettre en cause.....
Si vous en ôtez le clinquant,
Que reste-t-il au fond ?... Rien ou bien peu de chose.

XVI.

LE VER LUISANT.

—

Un soir, je prends un ver luisant,
Et je l'emporte en me disant :
« Enfin, je pourrai voir au jour ce phénomène
Qui projette la nuit, dans l'herbe de la plaine,
Ce feu qui brille ainsi qu'une étoile des cieux. »
Le lendemain, à l'heure où se colore
La cîme de nos monts sous les pas de l'Aurore,
Je jette sur l'insecte un regard curieux :
Que vois-je? Un pauvre ver terne et disgracieux.

Coquettes en renom qui brillez dans nos fêtes,
Lorsqu'aux lis de vos traits vient se prendre l'amour,
Croyez-moi, voulez-vous conserver vos conquêtes?
Ne vous montrez pas au grand jour.

XVII.

LES DEUX CHIENS.

—

A MON AMI A. LEBLANC.

« Ma foi, c'est bien heureux! dit en grognant Martin
« A son ami César : quoi! je donne un festin
« Auquel je t'invitai, je crois, huit jours d'avance,
« Et tu viens bravement quand nous avons fini!
« Qui donc t'apprit la bienséance?
« Contre un mauvais dîner t'es-tu donc prémuni?
« Je ne sais que penser; ceci me paraît louche,
« Car je te sais porté quelque peu sur ta bouche. »
« — Non, fit César, il n'en est rien;
« La preuve c'est que, foi de chien,
« J'éprouve en cette circonstance
« La faim, le plus cuisant des maux. »
Et, cela dit, César va, pour toute pitance,
Ronger les os.

A quelque temps de là, par deux loups formidables
Martin fut assailli..... De ses cris lamentables
Il fait retentir les échos!
Il allait succomber..... sa mort était certaine.....
Mais l'amitié veillait..... De Martin aux abois
César a reconnu la voix.....
Sans perdre une seconde, il traverse la plaine,
Il accourt, il arrive et s'élance en fureur
Sur les deux loups; surpris par ce rude agresseur,
Ils lâchent Martin qui, n'écoutant que sa rage,
Saisit à la gorge un des loups
Et l'étrangle à l'instant. Pour l'autre, avec courage
Il luttait; mais César, vers le sombre rivage
Le fait descendre sous ses coups.

Pour un festin ton ami te convie:
Sois en retard ou non, n'en fais qu'à ton loisir;
Mais le malheur l'atteint, on menace sa vie:
Hâte-toi d'accourir.

XVIII.

MONSIEUR BERNARD.

—

Monsieur Bernard, fatigué du commerce,
Vendit son fond et quitta son comptoir.
D'un avenir de fleurs aussitôt il se berce :
(Quand on a de l'argent, ne peut-on tout avoir?)
« Enfin, dans le repos je vais passer ma vie!
« Ignorer les soucis n'est-ce pas le bonheur?...
« Mais... où placer mes fonds? Ma foi, j'ai bien envie
« De me donner un peu des airs de grand seigneur!
« Quand on dira Bernard est parti pour sa terre,
« Au moins j'aurai quelque valeur
« Aux yeux de l'humble prolétaire...
« Mais c'est d'un très mince rapport;

« Et de plus, sans compter les autans et la grêle,
« Mon fermier peut fort bien jouer aussi de l'aile...
« Il faut y renoncer; je crois que j'aurais tort...
« Si je faisais bâtir?... Allons, quelle folie!
« Sait-on pas que, malgré le traité qui le lie,
« L'architecte toujours trouve quelque moyen
« De dépasser trois fois la somme convenue?
« Avant que ma maison au toit soit parvenue,
« Je serais ruiné!... Je tiens trop à mon bien
« Pour faire cette école. Il est clair que la Bourse
« M'offre mille moyens de placer mon argent;
« De millions acquis ce fut souvent la source.
« Si j'allais trouver mon agent?
« Oui, mais... je sais aussi que, par un coup de baisse,
« Au lieu de voir gonfler les écus dans sa caisse,
« On perd tout son avoir... Non, je suis trop peureux
« Pour aller m'y frotter... Je prendrai du Grand-Livre;
« C'est là le plus certain. Ai-je besoin pour vivre
« D'un si gros revenu?... Mais!... d'après les journaux,
« Il paraît que l'Etat doit beaucoup et n'a guère;
« De plus, on prétend que la guerre
« Est imminente! On sait qu'il n'est pas de fléaux
« Plus terribles... Eh! eh! déjà la banqueroute,
« Du Grand-Livre jadis a su prendre la route...

« Mais à quoi m'arrêter? C'est à me rendre fou!
« Certes, j'étais bien plus tranquille
« Lorsque je n'avais pas un sou.
« J'ai cherché le bonheur, et comme un imbécile,
« J'ai perdu le manger, le boire et le dormir.
« Je ne le vois que trop, il est plus difficile
« De conserver que d'acquérir.

XIX.

LE TREMPLIN.

—

Un clown fort en renom, chaque soir dans un cirque,
Ebahissait les gens par ses sauts, par ses tours;
Tandis que, près de là, l'on voyait tous les jours,
Sur un tapis jeté sur la place publique,
Sans gloire et sans profit s'escrimer un sauteur.
Or, le clown en passant lançait sur son confrère
Un regard de dédain du haut de sa grandeur.
Aussi, depuis longtemps, dévorant sa colère,
Le sauteur avait-il juré de se venger
(Et notez bien qu'il était Corse)
« — Aux secrets de notre art suis-je donc étranger?
« Non, dit-il, ton tremplin seul fait toute ta force;

« Et j'espère, orgueilleux, te le prouver ce soir. »
A l'heure du repas, sans qu'on puisse le voir,
Notre homme, guidé par sa haine,
Parvint à se glisser au milieu de l'arène;
Soulève le tremplin, puis avec quelques clous
Y fixe un arc-boutant, qui le rend incapable
De céder sous le pied. (Convenons entre nous
Qu'une telle action était un tour de diable!)
Mais que ne peut l'envie! Or, chez tous les sauteurs,
Auteurs, acteurs ou bien chanteurs,
La charité n'est pas chose commune...
On a compris notre conclusion :
Notre clown, dès le soir, vit changer sa fortune;
Il manqua tous ses tours, et la dérision
Fut le prix de sa maladresse.
Mais redoublant d'efforts (comme dans la détresse
Il arrive à chacun), il veut, par un grand coup,
Sauver sa renommée, et voilà qu'il s'élance...
Or, ne pouvant franchir la trop grande distance,
Il culbute, retombe et se casse le cou.

On voit certaines gens à qui le sort prodigue
Fortune, honneurs et bons emplois;

Ce sont de grands sauteurs! Ils se montrent adroits
En usant de la brigue
Et de secrets moyens prudemment combinés;
Qu'ils perdent le tremplin que l'on nomme l'intrigue,
Vous les verrez tomber et se casser le nez.

XX.

MÉDOR.

—

Un loup s'en vint rôder alentour d'un troupeau;
Mais le brave Médor, qui connaît son affaire,
Songe à défendre au mieux ses moutons et sa peau,
En voyant avancer cet hôte téméraire...
Maître loup était fort... et d'être secondé
Médor eût eu besoin pour entrer dans l'arêne.
Mais au courage de Condé
Joignant le sang-froid de Turenne,
Il s'éloigne en rampant et, sans faire de bruit,
Décrit dans les guérets un assez long circuit;
Puis, choisissant le moment favorable,
Court et saisit aux flancs l'animal redoutable

Et vous l'éventre sans quartier.
Le lendemain, le troupeau tout entier,
Vint offrir au vainqueur une pompeuse adresse.
« Que veut dire ceci? Quoi! pour un peu d'adresse
« Et peut-être quelque valeur,
« Me louanger ainsi? Mais tout autre, à ma place,
« En aurait fait autant, » répondit le vainqueur.
A ces mots, les moutons renouvellent en chœur
Leur vive gratitude ; et soudain on enlace
Le chêne à l'olivier pour prix de ses exploits.
C'était ce qu'il voulait ; il leur donna le change.

Refuser le tribut d'une juste louange,
N'est-ce pas le désir d'être loué deux fois?

XXI.

LA TOURTERELLE ET LA CHOUETTE.

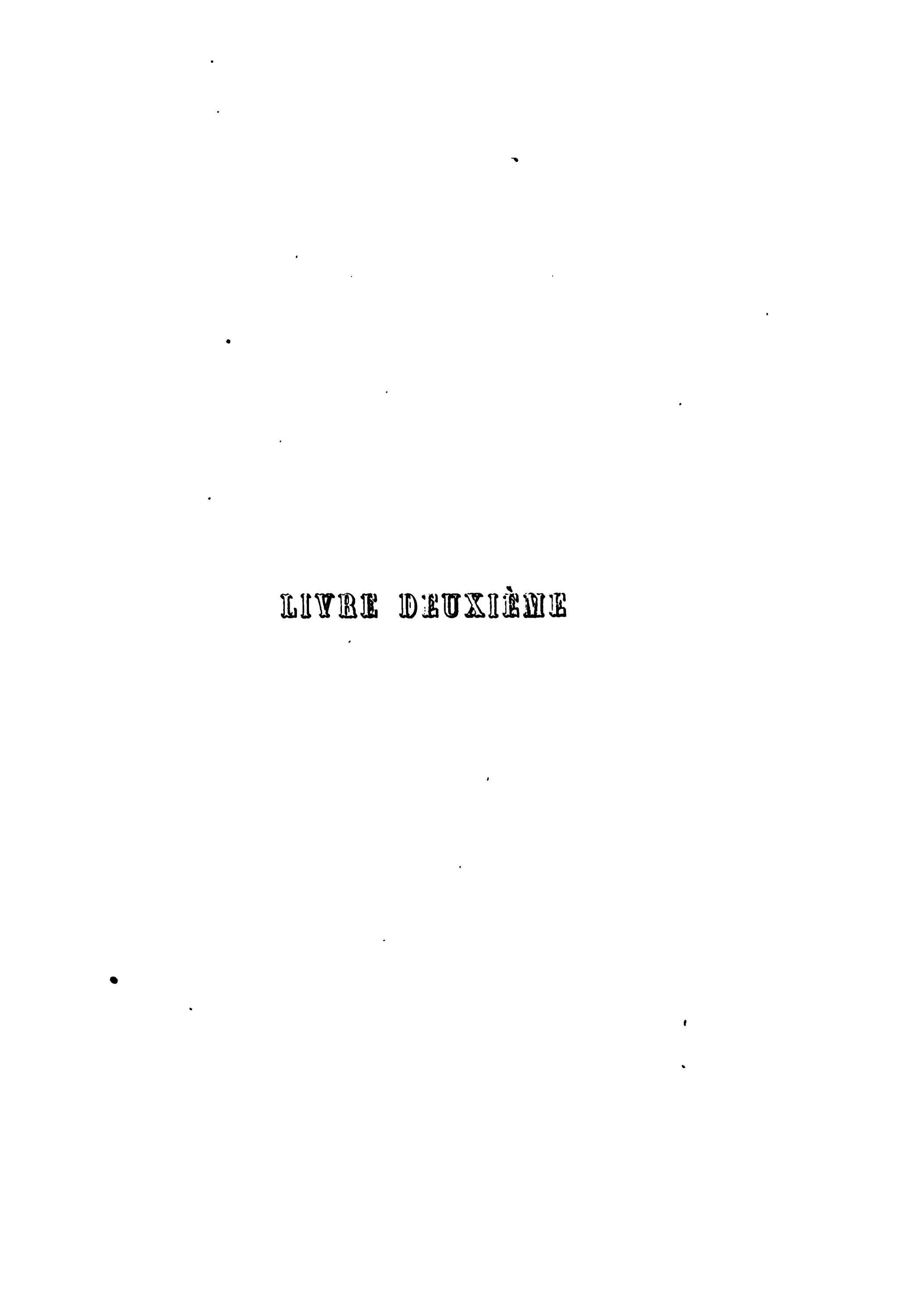
—

Deux chouettes avaient établi leur ménage
Dans le trou d'un vieux chêne abrité par des houx.
Plus haut, deux tourtereaux, sous un toit de feuillage,
En avaient fait autant. Chacun des deux époux
Passait dans le quartier pour être un peu volage.
Il advint, car on sait que souvent le malheur
Des rangs efface la distance,
Qu'un matin la chouette alla trouver sa sœur,
Qui pleurait dans son nid, où, seule, avec constance,
Elle couvait ses œufs, cher espoir de son cœur...
« Eh bien ! dit la chouette, êtes-vous plus contente
« De votre cher mari ? Plus heureuse que nous,

« Avez-vous pu dompter son humeur inconstante?
« Pour moi, j'ai toujours lieu d'exercer mon courroux
« Sur le mien. Près d'ici, certain minois le tente...
« Je le sais; mais aussi, du soir jusqu'au matin,
« Lorsque je tiens mon libertin,
« Avec plaisir je le tourmente ;
« Et s'il ne veut se corriger,
« Par un autre moyen je saurai me venger... »
« — Moi, dit la tourterelle, il n'en est pas de même;
« Car c'est par la douceur, la résignation,
« Que je veux ramener un volage que j'aime!
« Et sa seule punition
« Sera dans les regrets d'avoir pu méconnaître
« La mère des petits qui s'en vont bientôt naître. »
Or, laquelle pensait le mieux?
Voyons si c'était la chouette.
Son mari, fatigué d'avoir devant les yeux,
En rentrant au logis, un démon furieux,
Un jour prit sa volée et fuyant la tempête,
Chercha quelqu'autre abri pour reposer sa tête,
Tandis que l'autre époux revint de ses erreurs;
Il eut bientôt regret d'avoir causé des pleurs
A sa charmante et fidèle compagne.
Elevant dans son cœur un culte à ses vertus,

Depuis lors, on ne le vit plus
Recherchec ces plaisirs que toujours accompagne
Une triste duplicité.
Il trouva du bonheur la secrète science,
Dans une réciprocité
De tendresse, d'égards et de fidélité.

Que ne peuvent ces mots : Douceur et patience !



LIVRE DEUXIÈME

I.

LE LIS ET LE DAHLIA.

—

A MADAME LA COMTESSE H. DE BÉARN.

« Il semble, en vérité, que pour nous la nature
« Ait voulu réserver ses plus nobles faveurs ! »
Disait un dahlia d'une haute stature,
A certain lis couronné de ses fleurs.
« Mais, je le sais, je vous dois les honneurs
« Et vous cède le pas, sans que cela me blesse :
« Je ne puis contester une vieille noblesse
« Ecrite en lettres d'or sur le blason des rois !
« Pourtant, si la beauté nivelle un peu nos droits,
« Je conviendrai que, par un sort contraire,

« Je ne saurais flatter l'odorat ; mais, mon frère,
« A quoi vous sert votre parfum ?
« Ne profite-t-il pas au dernier importun
« Qui foule nos sentiers ? C'est vous montrer prodigue ;
« Une telle faveur mérite qu'on la brigue...
« Quel prix en tirez-vous ? Aucun.
« Tant d'abnégation a lieu de me surprendre. »
Le lis lui répondit par ces mots généreux :
« Je sais que mon parfum peut faire des heureux,
« J'ai du plaisir à le répandre. »

Ce que répond mon lis doit peu vous étonner ;
Car du bon riche, ici, cette fleur est l'image.
De tous les plaisirs purs qui sont notre partage,
Le plus doux est celui qu'on éprouve à donner.

II.

LE ROI LION, SON FILS ET SES SUJETS.

—

Sire lion gouvernait ses états
Avec justice, avec sagesse ;
Il aimait peu la guerre, et pourtant sa hautesse
Se faisait respecter des autres potentats.
Ses sujets l'adoraient ; c'était pour eux un père.
Aussi, sous le règne prospère
De ce roi sage et vertueux,
A l'ombre de la paix, chacun vivait heureux.
Un jour, cet excellent monarque,
Sur son front vit planer les ciseaux de la Parque ?
Le peuple, en l'apprenant, est frappé de stupeur :
Plus d'affaires, de soins, de plaisirs. Ses alarmes

Pour les jours de celui qui faisait son bonheur,
Se manifestent par des larmes,
Qui n'étaient pas larmes de courtisans,
Gens au cœur sec, et dont l'âme asservie
Donne par intérêt ses pleurs ou son encens.
Enfin, notre bon roi ne perdit pas la vie,
Grâce aux secours de l'art et plus encor du temps...
Pour le féliciter chacun dès lors s'empresse,
Et par mille vivats montre son allégresse.
Du monarque attendri les larmes de bonheur
Prouvent l'émotion qui pénètre son cœur.
S'adressant à son fils, il dit avec tendresse :
« Dans mon peuple, tu vois, que de marques d'amour!
« De mes soins paternels il me paie en ce jour.
« Oh ! songe bien, mon fils, songe qu'une couronne
« Est moins lourde à porter, alors que la vertu
« Nous aide à soutenir l'éclat qui l'environne.
« Chaque jour, pense aux dieux. Sans eux, que serais-tu ?
« C'est d'eux seuls que tu tiens et ton rang et ta gloire :
« Un souffle leur suffit pour t'ôter leur appui.
« Vis pour tous, non pour toi : quand il vit dans l'histoire,
« Sur la terre un bon roi vécut assez pour lui.
« Evite les flatteurs et redoute la guerre ;
« Mais sois fort cependant, et tout prêt à la faire.

« Sois avare du sang, des biens de tes sujets,
« Et de trop lourds impôts ne les frappe jamais.
« Dispense avec grandeur tes trésors ; car l'on aime
« A voir d'un digne éclat briller le diadème.
« Sois juste pour chacun, fais respecter les lois ;
« Punis, car il le faut, et souvent récompense ;
« Maintiens la liberté, combats toute licence ;
« Sois bon, mais sans faiblesse. Apporte un sage choix
« Dans tes chefs ; et surtout songe que la clémence
« Est le plus noble don que le ciel fit aux rois.
« De mes nombreux sujets tu vois la gratitude ;
« De leur bonheur j'ai fait ma plus constante étude :
« J'en suis récompensé. Le pouvoir, les grandeurs,
« Crois-moi, ne valent pas les pleurs
« Que me firent verser cette touchante fête.
« Sache-le bien, mon fils, la plus belle conquête
« Est, pour un souverain, la conquête des cœurs. »
Le lion, à ces mots, sortit, et l'on peut dire
Que l'amour de son peuple escorta seul ses pas.

Heureux un roi, quand ceux qui peuplent son empire,
Craignent pour sa personne et ne le craignent pas.

III.

LE MARIN ET LE MOUSSE.

—

Un vieux marin, par une nuit profonde,
Après une tempête et dans un frêle esquif,
Avec son jeune mousse errait au gré de l'onde,
Quand celui-ci, d'un ton plaintif,
Lui dit : « Maître, pourquoi suspendre notre course?
« Dans un si grand péril notre seule ressource
« Est de ramer. » — « Enfant, cet imprudent effort
« Aurait pour but d'aller au-devant de la mort.
« Tout-à-l'heure j'avais pour me guider l'étoile
« Qui brille à l'occident ; je ne l'aperçois plus :
« A peine verrait-on à dix pieds une voile,
« Et je crains les récifs quand viendra le reflux. »

« — C'en est donc fait, hélas! » — « Sois sans inquiétude
« J'ai prié! Puis, d'ailleurs, n'ai-je pas l'habitude
« Des dangers de la mer? » fit-il en souriant.
« — Mais, pour gagner le port, reprit l'enfant timide,
« Qui pourra nous guider sur cette onde perfide? »
« — L'astre que le Seigneur allume à l'orient. »

L'homme religieux jamais ne désespère;
Il sourit à ses maux; et c'est du créateur
Que sa foi seule attend la divine lumière
Qui le puisse guider vers un monde meilleur.

IV.

LA PIE ET LE MERLE.

Une pie empruntait (c'est un commun travers);
Elle disait aux gens que sa délicatesse,
Que sa foi, son honneur, connus de l'univers,
Etaient de sûrs garants; et qu'enfin sa promesse
Valait un bon sur le trésor
Ou bien de l'or.
Confiant, on prêtait; mais l'adroite coquine
Se gardait bien de rendre. Or, voilà qu'une fois,
Se sentant aux abois,
Par la faim qui la mine,
Elle court au logis d'un merle son voisin,
Et dit: « Bonjour, mon beau cousin;

« Je sais votre bon cœur et je suis sans ressource...
« Je viens donc sans façon puiser dans votre bourse... »
Puis, après avoir débité
Plus de cent traits de probité
Dont s'honorait sa vie,
Elle ajouta : « Je sais que de moi l'on médit.
« Entre nous, l'on voudrait ébranler mon crédit,
« Mais je suis au-dessus de ces traits de l'envie;
« Car vous savez, mon cher, que l'arme du méchant
« Sur la vertu toujours émousse son tranchant.
« Forte de mon honneur et de ma foi sans tache,
« Je vais la tête haute. Il n'est pas, que je sache,
« De pie aux alentours plus honnête que moi.
« Je le répète encore : l'honneur, voilà ma loi,
« Mon seul bien, mon trésor; je vous le donne en gage. »
Le merle répondit : « Ma chère, un vieil adage
« Dit : Qu'un bon écrit reste, et que, le plus souvent,
« Une promesse c'est du vent.
« Je dois en convenir, votre phrase est ronflante,
« Votre ton pénétré, votre verve brûlante
« En louant votre loyauté;
« Mais il ne me plaît pas qu'on parle de la sorte.
« Vous connaissez, je crois, le chemin de ma porte?
« Je ne vous retiens plus... Mon voisin d'à-côté

« Fera peut-être votre affaire ;
« Voyez-le donc, ma mie : on le dit débonnaire.
« Pour moi, j'aime à trouver l'honneur,
« Un peu moins dans le bec, un peu plus dans le cœur. »

V.

L'HIRONDELLE ET LE MOINEAU.

—

Une hirondelle avait construit son nid
Sous les combles poudreux d'une vieille masure ;
Quand un jour les maçons se mettent en mesure
D'en récrépir les murs. Aussitôt fait que dit.
On place un échafaud : l'implacable truelle
Fait tomber tout d'abord le nid de l'hirondelle,
Qui dans ce moment voltigeait,
Et, certe, à ce malheur nullement ne songeait.
Un moineau la prévint, tout en fondant en larmes,
De ce malheur inattendu.
Notre hirondelle, à ce compte-rendu,
Loin de laisser percer ses secrètes alarmes,

De tous côtés regarde, examine, enfin voit
A quelques pas un toit,
Qui lui paraît en tout point convenable
Pour reconstruire sa maison.
Elle tire ses plans, et, comme de raison,
Elle hâte son œuvre : un instinct admirable
Lui disait que dans peu lui viendrait des petits
(Un cœur de mère est seul capable
De bien saisir ce que j'écris).
Le moineau la croyant atteinte de démence,
S'écria : « Viens, crois-moi, quittons ces tristes lieux ;
« Car, ici que fais-tu ? » — « Mon cher, je recommence... »

Elle reprit son œuvre ; et fit-elle pas mieux
Que de perdre son temps et d'accuser les dieux ?
(Un homme eût-il été plus sage ?)
A quoi peuvent servir de stériles douleurs ?
Tout se peut réparer quand on a du courage :
C'est dans l'adversité qu'on juge des grands cœurs.

VI.

LE PHILOSOPHE ET LE MÉDECIN.

—

Auprès du riche Euphorion,
Souffrant d'une indigestion,
Fut introduit un philosophe, un sage,
En même temps qu'un habile docteur
Qu'on avait fait mander auprès de son honneur.
Le médecin, suivant l'usage,
Examine la langue et puis tâte le pouls
De son client, qui, soit dit entre nous,
Craignait fort pour ses jours. — « Mais, le cas est très grave!
« A votre teint, à votre œil cave,
« A votre langue, l'on peut voir
« Que le mal est intense; il est de mon devoir

« De vous parler avec franchise :
« Vous avez, à coup sûr, péché par gourmandise ! »
« — Mais, cependant, docteur... » — « Ça, veuillez m'écouter :
« On guérit de tels maux, d'abord par l'abstinence ;
« Puis, chaque jour, selon mon ordonnance,
« Il faut soir et matin vous médicamenter. »
« — Je suivrai tes avis ; crois à ma gratitude.
« Esclaves, dans mon or qu'on puise à pleines mains
« Pour ce fils d'Esculape. Adieu. Tous les matins,
« Reviens me voir avec exactitude. »
Puis s'adressant au sage : « Approche. L'on m'a dit
« Que tu peux du bonheur nous indiquer la route.
« Malgré mon or, mon rang et mon crédit,
« De le trouver jamais, je doute ;
« Il me faut ton secret. Quel est ton prix ? » — « Ecoute.
« Ton or n'est pas ce que je veux :
« Je le méprise ; mais si tu veux être heureux,
« Deviens homme, instruis-toi ; qu'une pure lumière
« Eclaire ton esprit embourbé dans l'ornière
« Que creusent l'égoïsme et le vice et l'erreur !
« Combats tes passions, plus de crainte servile :
« La vertu, sache-le, conduit seule au bonheur... »
« — Paix ! fit Euphorion. Que veut cet imbécile,
« Et que nous garde-t-il par sa péroraison ?

« M'insulter à ce point! Fut-on plus téméraire!
« Sur ton dos on devrait te donner ton salaire...
« Mais j'ai pitié des fous... Sors à l'instant... sinon... »
Ce fou que l'on chassait, lecteur, c'était Zénon.
Le docteur, en sortant, dit : « Mon cher philosophe,
« Je me soucîrais peu d'une telle apostrophe ;
« Je crois que mon métier est préférable au tien :
« On te méprise, et moi on me choie, on m'honore... »
« — En veux-tu la raison? dit le stoïcien,
« C'est qu'un malade sent le mal qui le dévore,
« Et qu'un homme ignorant ne peut sentir le sien. »

VII.

LA HACHE ET LE LINGOT D'OR.

—

Une hache, après un naufrage,
Etait gisante sur la plage
A deux pas d'un lingot, qui, d'un tel voisinage
Conçut un orgueilleux courroux.
« — Eh ! d'où te vient tant d'impudence,
« De méconnaître la distance
« Qui doit exister entre nous ! »
« — Je vaux bien moins que toi, dit le fer, je l'avoue ;
« Mais quelquefois le sort des plus puissants se joue...
« Tu le vois, le malheur égalise nos droits ;
« Pour le moment, tous deux, nous valons peu de chose !
« Au lieu de soutenir une mauvaise cause,

« De l'amitié suivons les lois :
« Dans l'infortune elle console. »
« — Qui ? moi !... moi, dont on fait la couronne des rois !
« Moi ! ton ami ! Allons, ta tête est folle !... »
Il n'avait pas fini, que débusqua d'un bois
Une peuplade encor sauvage,
Qui s'en vint droit vers le rivage.
Et voilà que nos gens coururent aussitôt
Vers l'endroit où gisaient la hache et le lingot.
Et le roi de choisir. On sait qu'il est d'usage,
En chaque bonne occasion,
De voir prendre à tout chef une part de lion.
« — Qu'est-ce donc que ceci ? » fit l'emplumé monarque
En saisissant l'outil. Aussitôt il remarque,
En passant sur le fer le bout de son index,
Que c'est dur et tranchant. « Bien mieux que le silex
« Cet objet doit couper... » dit-il. Puis, on amène
Un de ses prisonniers, auquel il put sans peine
Trancher la tête d'un seul coup,
Ce dont le sire rit beaucoup.
Alors aux cris de son peuple en extase,
Il emporte la hache et la pend dans sa case
Comme un présent qu'il a reçu des dieux !
Quant au lingot, inutile à ses yeux,

Il le laissa s'enfoncer dans la vase,
Où disparut notre orgueilleux.

De ce récit, il m'est facile
De déduire une vérité :
C'est que l'on connaît peu la dure adversité,
Alors qu'on sait se rendre utile.

VIII.

TAMERLAN ET LE VOLEUR.

—

Un soir, l'illustre Tamerlan
Franchissait les murs d'Ispahan,
Pour aller se livrer au plaisir de la chasse;
Quand, sorti de la ville, il vit la populace
Qui courait, se pressant autour d'un condamné
Qu'on emmenait à la potence.
Celui-ci voit le khan, et le front prosterné,
Il semble en appeler d'une affreuse sentence.
« Qu'as-tu fait? dit le prince, et pourquoi te pend-on? »
« — Hélas! Seigneur, je fus ruiné par la guerre!
« Mes enfants se mouraient de faim et de misère;
« L'aspect de leur douleur égara ma raison :

« Je convoitai l'agneau de mon voisin Délîme,
« Et je m'en emparai. Vendu pour quelque argent,
« J'en achetai du pain... Seigneur, voilà mon crime!
« Sur moi laissez tomber un regard indulgent.
« J'ai trente ans d'une vie honnête et sans reproche;
« Pour embrasser vos pieds souffrez que je m'approche.
« Voyez mon désespoir!... » — « Je ne vois que la loi! »
« — Tu parles d'équité?... Mais, dis-nous, ô grand roi!
« De nos shahs détrônés qui t'a donné l'empire?
« Ne l'as-tu pas conquis au prix de ta valeur?
« La force fut ton droit. Eh! quel est donc le pire,
« De prendre ou de voler? Un conquérant, seigneur,
« Aux yeux de l'Eternel n'est qu'un plus grand voleur.
« Envers l'humble larron que ta rigueur s'amende :
« La clémence sourit à la divinité...
« Ou bien, si ta justice est une vérité
« Partout où ton pouvoir commande,
« Prouve-le donc ici :
« Alors, soit, qu'on me pende;
« Mais qu'on te pende aussi. »
Toute la cour frémit à ce hardi langage;
Tamerlan seul n'en fut point étonné,
Même il sourit à ce trait de courage.
Or, lorsqu'un roi sourit, n'a-t-il pas pardonné?

IX.

LES DEUX MERISIERS.

—

A MA PETITE NIÈCE CLAIRE.

Au bord d'un bois croissait un merisier sauvage,
Vis-à-vis de son frère, en un champ transplanté
Par les soins de Bertrand, qui, bien que d'un grand âge,
De ses enfants cherchait à grossir l'héritage.
Or, l'arbre du fermier, de regrets tourmenté,
A son ancien ami s'adressa de la sorte :
« Hélas ! pourquoi m'a-t-on relégué dans ces lieux ?
« Aux bois où je naquis ne serais-je pas mieux ?
« Pour être heureux, un jour, on me dit qu'il importe
« D'être taillé, greffé, lié sur un tuteur.

« Si par un tel supplice on arrive au bonheur,
« En est-il d'assez grand pour payer tant de peine?...
« Toi, tu portes ton front sans contrainte et sans gêne,
« Avec fierté!
« A chaque instant du jour, c'est ton sort que j'envie.
« Oh! frère, il est un bien aussi cher que la vie :
« La liberté! »

Jeunes enfants, d'ici je crois vous voir sourire,
En lisant ce discours que je viens de transcrire.
Vous le trouvez rempli de sens.
De même vous blâmez en secret vos parents,
Dont l'amour vous impose et la gêne et l'étude;
Et dès lors vous rêvez une similitude
Entre cet arbre et vous. Mais laissez faire au temps,
Qui, mieux que des discours, résume toute chose.
De le prouver, je me propose :
En grandissant, notre arbre discoureur
Confessa bientôt son erreur.
Il devint cerisier, et fut un arbre utile
Dont les fruits recherchés se vendaient à la ville;
Et quant au merisier, dont on s'occupait peu,
La hache le coupa comme un bois infertile,
Et l'on en fit du feu.

ENVOI

A MA PETITE NIÈCE CLAIRE.

Mon enfant, relis bien les vers de cette fable,
Grave-les dans ton cœur et comprends ton devoir.
Sache que la beauté vit, ce que sur le sable
La trace de tes pas dure au souffle du soir,
Que les plaisirs, ces fleurs rêves de la jeunesse,
S'effeuillent sous les doigts quand on croit les cueillir,
Que la fortune aussi peut un jour nous faillir ;
Enfin, que rien n'est stable, hors la seule richesse
Du cœur et de l'esprit : le savoir, la sagesse !...
Chère enfant, souris donc à nos soins vigilants,
Et redouble d'efforts si tu tiens à nous plaire.
Travaille à ton bonheur ; car, sache-le, ma Claire,
C'est par l'instruction, les vertus, les talents,
Que tu peux être utile, être heureuse sur terre.

X.

LES DEUX MENDIANTS.

—

Deux mendiants, voulant se régaler,
Un jour, font le projet d'aller
Dîner ensemble à la barrière.
Je n'y vois pas de mal. Chacun, à sa manière,
Peut prétendre à bon droit à sa part de plaisir.
Ce qui fut dit fut fait, et selon leur désir,
Un branlebas a lieu dans la cuisine
Du Vatel de l'endroit; puis on sert le festin.
Voilà nos deux amis vidant maints brocs de vin,
Sans rechercher son origine;
Et le vin, pour en être ou bien n'en être pas,
N'en fut pas moins sablé dans ce joyeux repas :

(Et qu'importe, après tout, c'est la foi qui nous sauve !)
L'un des deux mendiants, au teint pâle, à l'œil fauve,
Et dont l'art consistait à prendre de Scarron,
Pour faire son métier, le grotesque physique,
Pérore le premier et fait le Cicéron,
Dépensant les trésors de sa dialectique
Pour prouver qu'aujourd'hui son état est perdu.
« — Ah ! fit-il, mon ami, la charité chrétienne
« N'existe plus. En vain l'on me voit assidu
« A courber mes jarrets, à gémir mon antienne,
« Tous les cœurs sont de bronze, on ne donne plus rien,
« Et j'en suis souvent pour ma peine... »
« — Moi, je suis plus heureux, mon ami. Vois combien
« Tous deux nous différons, reprit l'autre compère.
« Mais si mon sort est plus prospère,
« La cause en est dans un secret moyen
« Que j'ai su découvrir dans l'étude des hommes.
« Tu t'adresses aux yeux pour émouvoir le cœur?
« Mon cher, reviens de ton erreur ;
« C'est là frapper à faux dans le siècle où nous sommes,
« Que d'étaler au vent ta feinte infirmité
« Pour éveiller la charité ;
« Fais plutôt comme moi : va flatter la sottise,
« Casse le nez des gens à grands coups d'encensoir ;

« De ce nouveau moyen tu verras le pouvoir,
« Et bientôt sans effort s'emplira ta valise.
« Donne aux bourgeois du *de,* aux richards du *baron;*
« Donne du *monseigneur* au marquis, au vicomte;
« Exagère toujours : fais un bœuf du ciron.
« Un tel encens, crois-moi, s'escompte
« Souvent en argent blanc au lieu de monneron.
« Ami, le cœur de l'homme est bien plus accessible
« Alors qu'on sait avec habileté
« Attaquer son endroit sensible.
« Ainsi donc, fais jouer le ressort invisible
« Qui chatouille sa vanité. »

XI.

LES DEUX CHEVAUX.

—

Un cheval, après un naufrage,
Parvint à gagner à la nage
Les côtes d'un pays jusqu'alors inconnu,
Mais pourtant habité, car il vit un village
Et puis un champ d'avoine à son point parvenu
Pour être récolté; dans une vaste plaine
Paissaient d'heureux moutons se courbant sous leur laine,
Et ses yeux, à dix pas, ont bientôt découvert
Une belle jument qu'on avait mise au vert.
Loin de louer les dieux, une sombre tristesse
Dominait les pensers du cheval naufragé :
« — Hélas! moi qui vécus au sein de la richesse,

« Quel sort ici le Ciel m'aura-t-il ménagé ?
« Qui me rendra mon épaisse litière,
« Ces soins dont m'entouraient de nombreux serviteurs?
« Où sont les éloges flatteurs
« Qu'on me donnait alors qu'atteignant la barrière
« Je remportais les prix du sport? »
« — Ami, dit la jument, se plaindre est un grand tort.
« Quoi donc! un cheval, à ton âge,
« Serait-il dépourvu de force et de courage?
« Tu feras comme moi : je travaille le jour
« Et repose la nuit; à mon gré je puis boire,
« Et je mange à ma faim. A parler sans détour,
« Tu ne porteras pas le brocard ni la moire,
« Mais un très bon harnais convenable au labour.
« Du superflu ? nenni. Suis-je moins vigoureuse
« Pour vivre sobrement?
« Ignorant les regrets, j'ignore le tourment;
« Pourtant je suis heureuse,
« Quoique cheval de laboureur. »

Les superfluités n'enfantent que des peines;
Sachons donc mépriser les jouissances vaines :
Moins on a de besoins plus on touche au bonheur.

XII.

L'ENFANT ET LES MURES.

—

Un jeune enfant jouait dans un verger
Abondamment pourvu de fruits de toute espèce ;
A son aise, à toute heure, il en pouvait manger,
Sans crainte de l'aller dire un jour à confesse ;
Mais, par dessus le mur, il voyait dans un clos
Un arbre tout couvert de succulentes mûres,
Juste à leur point, conséquemment bien mûres,
Qui semblaient tenter fort notre jeune héros,
Car il n'en poussait pas dans le bien de son père.
Or, certain jour, de grand matin,
Il saisit une échelle, et voilà le compère,
En quelques sauts, dans le jardin
Du voisin ;

Et vite il grimpe à l'arbre, objet de son envie.
Las! une branche casse..... et soudain mon voleur
De tomber sur le sol, non pas privé de vie,
Mais enfin presque mort de crainte et de douleur.....
A ses cris, les valets, les voisins, la famille
Accourent sur-le-champ. Je vous laisse à juger
Si grande était sa honte. Oh! de le corriger
Il ne fut pas besoin : il traîna la béquille,
Puis il resta boiteux. Triste conclusion
Pour une faute assez légère.

Songe donc moins aux biens qui te manquent sur terre
Qu'à ceux que le Ciel mit en ta possession.

XIII.

LE BIBLIOMANE.

—

Certain bibliomane, et non bibliophile,
Du matin jusqu'au soir s'en allait bouquiner;
Comme l'active abeille il croyait butiner
En payant à prix d'or maint vieux livre inutile.
Presque jamais il ne lisait
Que la date et le nom de l'auteur d'un ouvrage
Qui, sur quelque rayon, tout poudreux reposait.
C'était une manie ou plutôt une rage
Que rien ne put calmer, ni la raison, ni l'âge.
Tout son bien y passa..... Mais, une nuit, le feu
Consuma son trésor!... N'ayant plus une obole,

Hélas! il ne put même être maître d'école,
Pour retirer son épingle du jeu.

Amis, n'est-ce pas un délire
Que d'entasser des livres pour les voir?
Qu'il nous suffise d'en avoir
Autant que nous pouvons en lire.

XIV.

LES PIÈCES D'OR DE LA MARIÉE.

—

Irma reçut pour don, le jour de son hymen,
Une bourse assez rondelette
Dont elle fit aussitôt l'examen,
Irma, pour un moment oubliant sa toilette,
Écarquilla les yeux en voyant son trésor :
C'était parbleu cent pièces d'or.
Un sien ami lui dit : « Eh bien ! qu'allez-vous faire
« De tant d'argent ? Voyons, consultez votre cœur :
« A Dieu l'on prête en songeant au malheur !
« Unissez en ce jour l'aumône à la prière ;
« Donnez-moi votre offrande, et je vais de ce pas
« Porter un peu de joie au sein d'une famille.....

« Eh! quoi, vous vous taisez!... » — « Plus tard, je ne dis pas,
« Ce n'est pas le moment... » — « Bien, je comprends, ma fille,
« Gardez votre or. Pourtant, vous le savez, un grain
« Ne peut fructifier dans un ingrat terrain..... »
Il dit, et suivit le cortége
Jusqu'au temple de Dieu. Mais tandis qu'à l'autel
La jeune mariée invoque l'Éternel,
Un adroit flibustier, d'une main sacrilége,
Fait permuter la bourse, au moyen d'un lacet,
De la poche d'Irma dans son propre gousset.
Notre belle aussitôt s'aperçut de l'affaire!
On juge de son désespoir:
Cet or que son regard se complaisait à voir,
Il avait disparu!... (Ma foi, pour s'en défaire,
Elle avait peu compté sur l'aide d'un larron.)
Lors notre Cicéron
Lui dit, en passant auprès d'elle:
« Ta peine, mon enfant, serait bien moins cruelle
« Si tu pouvais, dans ton affliction,
« Dire ces mots qu'un sage fit entendre:
« On peut me dérober mon bien, mais non me prendre
« Le souvenir que laisse une bonne action. »

XV.

LES SACS.

—

Trois tas de sacs gisaient dans un grenier :
Les premiers, noirs, ou sacs de charbonnier;
Les seconds, blancs, servant pour la farine;
Puis les derniers, écrus, destinés pour le grain.
Les sacs blancs et les noirs, comme on se l'imagine,
Se voyaient, mais de loin. Or, un profond chagrin
Tourmentait fort nos sacs à nuance équivoque
Qui séparaient les camps. Alors c'était l'époque
Où l'avoine poussait; partant, en ce moment,
On ne s'en servait pas ; tandis que constamment
Les autres s'enlevaient et roulaient en voiture,
Pendant que nos écrus restaient sous la toiture ;

« Frères! souffrirons-nous cet insultant dédain? »
Fit l'un de ces derniers. A cet élan sublime,
Chaque sac aussitôt par l'espoir se ranime :
« — Que faire en un tel cas? » répondit-on soudain.
« — Écoutez mon projet, l'accomplir est facile :
« Il s'agit simplement de nous mêler ce soir
« Aux sacs de charbonnier; car je crois inutile
« De nous frotter aux blancs, nous aurions peu l'espoir
« D'y briller. Résumons, je dis qu'il serait sage
« D'adopter mon moyen; d'un facile avantage,
« Notre couleur nous fera l'emporter
« Sur nos confrères noirs. » Alors sans hésiter
On adopte l'avis, et dès la nuit suivante
Ce qui fut dit fut fait. Mais de tout beau projet
La fin parfois est décevante,
Et je vais le prouver en suivant mon sujet.
Le charbonnier, homme de sapience,
Dès le matin, pour mettre son charbon,
S'en vint chercher ses sacs. Un autre eût trouvé bon
De voir son bien accru; mais dans sa conscience
Il les trouva trop beaux : — « J'aime qu'on ait l'habit
« De son état, » dit-il; sur ce notre homme enlève
Les sacs servant à son débit.
Arrive le fermier; lors du doigt il soulève

Nos pauvres émigrés presque couverts de noir :
« — Eh ! quelle est cette macédoine?
« Mais ici je croyais avoir
« Des sacs pour mettre mon avoine?
« Quant à ceux-ci, foi de chrétien !
« Dans un pareil état ils ne sont bons à rien ;
« De sacs neufs il me faut faire encor la dépense. »
Et cela dit, du pied il les repousse au loin.....
Nos intrus, convenons, manquèrent de prudence ;
Ils furent délaissés, pourrirent dans un coin :
Tel fut le prix de leur outrecuidance.

Gens de mince savoir, bavards impertinents,
Qui, pour les effacer, frayez les ignorants,
En vous je vois mes sacs de toile autrefois grise.
Messieurs, quand vous rêvez de faciles bravos,
Vous oubliez toujours que le contact des sots
Fait déteindre sur vous leur épaisse bêtise.

XVI.

LES PILULES.

—

Las d'aller consulter de savants médecins
Et de payer l'apothicaire,
Certain monsieur de mes voisins
Se lamentait sur son état précaire :
« — Que n'allez-vous trouver le charron Jean Macaire ;
« Il fit, dit-on,
« Dans le canton,
« Plus de cent cures merveilleuses !... »
« — Votre avis me sourit, et de ce pas j'y cours... »
L'artisan lui remet vingt boules précieuses,
Pour guérir tous les maux, infaillible secours ! ! !...
Le malade s'en fut emportant l'espérance
Et son trésor.

Au bout d'un mois vint la convalescence,
Puis il guérit. On dit qu'il vit encor,
Et que pour trépasser il faudra qu'on l'assomme...
Lecteur, en somme,
Le grand remède souverain
N'était que des boules de pain,
Qu'on avait fait avaler à notre homme.

Tel est l'empire, en mainte occasion,
De ce pouvoir qu'on nomme
L'imagination.

XVII.

LE LOUP DEVENU MINISTRE.

—

Citoyen loup et compère Martin,
Dans un parfait accord cheminaient un matin,
Devisant tous les deux sur la chose publique.
« — Mon frère, dit le loup d'une voix emphatique,
« Convenons tout d'abord que si tout marche mal,
« Que si des biens chacun n'a pas un lot égal,
« De nos maux Jupiter ne peut être complice.
« Jetons les yeux sur nous : est-ce bien la justice
« Qui préside au destin de tous les animaux?
« D'un côté, nous voyons la force, la puissance;
« De l'autre, la faiblesse en proie à la souffrance.
« Les uns ont tous les biens, les autres tous les maux!
« C'est trop longtemps souffrir cet inique partage.
« Aussi, sur ce sujet j'écris certain ouvrage

« D'où jaillira dans peu la sainte vérité !
« Il est temps que pour tous brille l'égalité.
« — Admirable ! sublime ! et tu le vois j'en pleure...
« Je veux te témoigner par mes embrassements
« Tout le prix que j'attache à ces beaux sentiments ! »
Dit Martin transporté. « Mais, pardon, voici l'heure
« Où le devoir m'appelle. Adieu ; c'est à regret
« Que je pars. Cher ami, consulte la prudence,
« Tout en élaborant un si noble projet :
« Les grands sont peu jaloux qu'on touche à leur puissance. »
« — Qu'importe, fit le loup, j'ai mes convictions
« Et du courage au cœur... Embrassons-nous, mon frère,
« Adieu ; moi je poursuis mes méditations... »

Qu'advint-il de ceci ? Notre loup prolétaire,
Soit talent, soit intrigue, eut bientôt à la cour
Fait un chemin rapide ; et si bien, qu'un beau jour
Il fut nommé ministre ! Or, mit-il en pratique
Les principes qu'hier prêchait sa rhétorique ?
Fut-il moins vain, moins oppresseur,
Et plus jaloux du bien que son prédécesseur ?
Non ; car il rançonnait clapiers et bergeries.
Souvent on le voyait, à travers les prairies,
Chasser à courre avec seigneur renard,
Qui, du menu bétail croquait sa large part.

A la fin, les bergers, les fermiers se fatiguent
D'un mal qui, chaque jour, de plus en plus s'étend.
Or, pour une battue aussitôt ils se liguent,
Et les plans sont dressés. Martin, qui les entend,
Leur dit : « Rassurez-vous ; ne faites point la guerre ;
« Tout se peut arranger. Moi, je connus naguère
« Notre oppresseur; je vais de ce pas le trouver.
« N'en doutez pas, je saurai lui prouver
« La sainteté de notre cause. »
Il se rend chez le loup, et sans tarder expose
Son but en venant à la cour.
Son discours terminé, Martin, de plus, ajoute :
« Ami, reconnais-moi... Tu te souviens sans doute
« Que d'un certain projet tu me fis part un jour? »
« —Moi?» — « Parbleu, tu le sais; ensemble faisant route,
« Tu m'appelais ton frère. » — « Ah! c'est trop insolent!
« Qu'on chasse ce butor...» — «Mais permets-moi...» — «Silence!
« De n'être pas puni rends grâce à ma clémence... »
« —Quel crime ai-je commis?» dit Martin tout tremblant:
« — Ne sais-tu pas qu'en me parlant,
« On doit se prosterner et me dire : Excellence! »

Je dédie et ces vers et leur moralité
A nos grands exploiteurs de popularité.

XVIII.

LE PARVENU.

—

La fortune est changeante, et parfois sa rigueur
Au dernier rang nous fait descendre :
Témoin cet héritier du trône d'Alexandre
Qui, pour vivre, se fit tourneur.
Je pourrais au besoin, en creusant ma mémoire,
De maint exemple encore allonger ce grimoire;
Mais je n'ai pas l'intention
De venir étaler mon érudition.
De tels faits seulement prouvent que dans la vie,
Quoique heureux, il nous faut craindre l'adversité.
Cette vieille moralité

Peut être plus complète, et je cède à l'envie
De faire dans ce conte au moins la part du cœur,
Celle de la bonté, source du vrai bonheur.

Le fils d'un parvenu tenait état de prince,
Ne se souvenant plus que son père jadis,
En sabots, sans un sou, débarqua dans Paris
Du fond de sa province.
Il était vain, despote, égoïste : en un mot,
C'était un sot.
Ses exigences tyranniques
Faisaient de sa maison un véritable enfer.
Tout tremblait devant lui ; ses pauvres domestiques,
En pliant sous un joug de fer,
Étaient humiliés par les mots de canaille,
De malotru, de valetaille,
Que leur jetait leur oppresseur.
En Dieu ces malheureux trouvèrent un vengeur.
Il arriva que cet injuste maître
Fut attaqué d'un mal contagieux.....
Pour tout autre ses gens fussent restés peut-être ;
Mais, fuyant le danger, ils quittèrent les lieux
Où gîsait leur tyran : c'était chose plus sûre.
Or, bientôt il mourut sans laisser de regrets ;

On le méprisait trop, et les méchants jamais
Ne se font pardonner leur affreuse nature.

Envers tes serviteurs sois sobre de tes droits ;
Sache t'en faire aimer et non t'en faire craindre.
D'être attachés, pour vivre, au dernier des emplois,
Ne sont-ils pas assez à plaindre ?

XIX.

LE CHAMEAU ET LE PÉLICAN.

—

Un bon chameau d'Éthiopie,
Animé de philanthropie,
Conçut les projets les plus beaux
Pour soulager les animaux
En proie à la misère. Aussitôt il imprime
Le pompeux prospectus d'un pompeux festival,
Avec bouquet, concert et bal,
Plus une tombola promettant mainte prime;
Et le tout au profit des pauvres du pays.
Aussi, du bon chameau le projet charitable
Eut-il un plein succès. (C'était, à mon avis,
Joindre l'utile à l'agréable.)

Chacun donc s'empressa d'apporter son tribut.
Un pélican lui dit : « Ami, je le confesse,
« Je ne comprends pas bien quel est ici ton but... »
« — Parbleu ! de soulager la gent dans la détresse,
« D'exercer, en un mot, la sainte charité... »
« — On ne saurait avoir plus de simplicité, »
Reprit le pélican. « Quoi ! s'adresser au vice,
« Pour remplir un devoir prescrit par la vertu? »
« — C'est vrai, dit le chameau ; mais enfin, que veux-tu?
« Je suis réduit à tenter l'avarice
« Et la frivolité, pour trouver le moyen
« De faire un peu de bien. »

L'offrande que l'on donne en retour d'une fête,
Est sans doute un bienfait ; mais il est entaché.
Toute bonne action qui se vend, qu'on achète,
Devient en quelque sorte un trafic, un marché.
Soulager l'indigent, sans autre récompense
Que celle du plaisir qu'on ressent dans le cœur,
Répandre les bienfaits dans l'ombre et le silence,
Voilà la charité selon notre Seigneur.

ÉPILOGUE.

—

DE LA SAGESSE.

Soyons sages pour nous, sans le faire paraître.
Le grain reste caché longtemps dans le sillon,
Et la gerbe attendra, pour naître,
Que le gracieux papillon
Soit sorti de sa chrysalide.
La tige alors prend un essor rapide,
Bientôt l'épi doré vient à nos yeux surpris,
En balançant son front, promettre l'abondance;
Arrive la moisson, on recueille le prix
Du travail et de la prudence.

———

LIVRE TROISIÈME

I.

LE TONNEAU DE VIN.

—

A M. D. LÉVI ALVARÈS.

Dans une tonne encore salie
Par la lie,
Thomas, sans réfléchir, alla mettre du vin ;
Et cela fait : « — Bon, dit notre homme,
« Laissons-le bien vieillir et de ce jus divin
« Je pourrai recueillir une assez ronde somme,
« Quand viendra le moment de le vendre aux buveurs. »
Le grand jour arrivé, de rubans, de guirlandes
Il orne son tonneau... Viennent les amateurs
(Car la fête n'est plus à remettre aux calendes).

Le signal est donné par les vieux de l'endroit;
On verse, on goûte. Hélas! chacun fait la grimace,
Puis dit : C'est du vinaigre! et l'on conclut en masse
Que Thomas n'est qu'un maladroit.

O maîtres! qui veillez au destin de l'enfance,
Sachez que le savoir est comme une liqueur
Qui dans un vase impur doit perdre sa valeur.
Sans la sagesse, à quoi sert la vaine science?
Avant d'orner l'esprit, épurez bien le cœur.

ENVOI.

Qui mieux que toi, Lévi, comprit cette maxime?
J'en appelle aux enfants élevés sous tes yeux,
A ces mères qui sont ton orgueil légitime,
Femmes à l'âme pure, au cœur religieux.
Ainsi, pendant trente ans, mu par un noble zèle,
En savant novateur tu traças de ta main,
De l'esprit et du cœur le seul et vrai chemin :
L'éducation maternelle.

II.

LE CHAT ET LE CHIEN.

—

L'un maudit son rabot, l'autre maudit sa lime ;
Et qui tisse des bas voudrait être rentier ;
Il n'est pas jusqu'au clerc qui court après la rime :
Nul n'est content de son métier.
Or, c'est sur ce sujet que j'écris cette fable.
« — Que le ciel est injuste envers moi ! dit un chat.
« Est-il un sort plus déplorable
« Que ma condition ? La nuit, dans mon état,
« Je dois tout visiter et livrer maint combat,
« Où parfois de mon sang je laisse quelques traces.
« Que ne puis-je changer ! » — « Eh bien ! lui dit un chien,
« Quel état voudrais-tu ? puisque enfin tu te lasses
« Du tien.

« De mes moutons, veux-tu devenir le gardien? »
« — Non, parbleu! ton métier est par trop dur à faire.
« Tu t'éreintes le jour et quand survient la nuit,
« Par la pluie et le froid tu couches sur la terre... »
« — Ce que tu dis est vrai. Voyons,
« Envîrais-tu le sort de mes moutons?
« Ils broutent à loisir et n'ont point d'autre peine
« Que de se laisser tondre une gênante laine. »
« — Ce tableau, mon ami, ne saurait me toucher :
« Ces Messieurs sont trop près du couteau du boucher. »
« — Bon, j'y suis, fit le chien, et tu rêves la gloire,
« Le belliqueux destin de ce fier animal
« Hennissant de plaisir aux chants d'une victoire!... »
« — Mon cher, la poudre me fait mal...
« D'ailleurs, je connais trop l'histoire
« Et l'existence du cheval. »
« —Parlons du bœuf...» —«Nenni, dit le chat, on l'attelle
« A la charrue ; et puis, quelle est sa fin?
« L'autel ou l'abattoir!... » — « Quoi! mourir pour Jupin
« Est chose glorieuse! » — « Oui, certes; mais mon zèle
« Pour le culte des dieux ne va pas jusque là. »
« —Ah! je m'y perds! Enfin, que voudrais-tu donc être?
« Gibier de basse-cour? » — « Bon, pour que notre maître
« M'embroche au premier jour qu'il donnera gala. »

« —Alors, oiseau des bois? » — « L'enfant du nid le chasse,
« Le plomb surtout l'atteint. J'aime encor mieux ma place.
« Bravo ! voilà du sens. Aurais-tu donc compris
« Que se plaindre du sort est sottise coupable? »
« — Autant que toi j'en suis capable. »
« — Prouve-le donc, et tôt retourne à tes souris. »

Que l'on soit ouvrier, manœuvre, moins encore,
Qu'importe, si l'on vit par un honnête gain;
Il n'est de sot état, et tout travail honore :
Aimons donc le métier qui nous donne du pain.

III.

LE BENGALI, LES ROSSIGNOLS ET LE HIBOU.

—

Un bengali reçut dans son logis
Trois rossignols de ses amis.
« — Messieurs, dit-il, je sais votre science ;
« Sur un air que j'ai fait je veux vous consulter. »
Or, les trois rossignols l'invitent à chanter.
Sans plus tarder le bengali commence :
Bientôt il a fini. Lors il mène à l'écart
L'un de ses auditeurs. « Ça, parlez-moi sans fard ;
« Votre avis quel est-il ? » — « Vous allez le connaître.
« De ce morceau, je trouve le début
« Plein de talent. Vous composez en maître ;

« Mais au milieu vous manquez votre but,
« Et votre fin veut qu'on la remanie. »
« — Cette œuvre atteste du génie,
Dit le second archonte, et cet air est divin !
« Pourtant, si vous voulez m'en croire,
« Retouchez-en le début et la fin,
« Afin d'en recueillir une plus grande gloire !... »
Le dernier rossignol en ces mots s'exprima :
« Mon cher, j'en jure par Brama,
« Selon moi cette fin approche du sublime !
« Mais puisqu'il faut s'expliquer franchement,
« Je goûte peu votre commencement ;
« Quant au milieu, je suis trop votre intime
« Pour vous en faire compliment... »
Nos trois juges alors, d'un air de suffisance,
Du pauvre oiseau prirent congé,
En lui tirant leur froide révérence.
« — A ce beau résultat tu n'avais pas songé ? »
Lui dit un vieux hibou, témoin de cette scène.
« Le seul motif qui près de toi m'amène
« Est de venir t'ouvrir les yeux.
« Mes oreilles à moi sont désintéressées ;
« Ainsi, tu peux me croire, élève vers les cieux
« Ta douce voix aux notes cadencées,

« Et, désormais, retiens bien cet avis :
« A la porte de tes confrères,
« Ne va jamais quêter des conseils salutaires ;
« Nos confrères, vois-tu, sont peu de nos amis. »

IV.

LE MOUSSE ET SON TRÉSOR.

—

Un capitaine de vaisseau,
Voyant qu'il allait manquer d'eau,
Fait aborder ses gens dans une île sauvage.
Jacques (c'était un mousse), arrivé sur la plage,
Tout-à-coup voit briller d'énormes morceaux d'or.
Dans un sac qu'il portait, avec joie il s'empresse
De recueillir un tel trésor.
Plus il s'éloigne et plus augmente sa richesse;
Mais plus augmente aussi le poids qu'il doit porter.
Maître Jacques n'y songe guère.
« — Non, l'or, se disait-il, n'est point une chimère;
« Par lui nous obtenons ce qui peut nous flatter.

« Tout ne subit-il pas sa puissante influence ?
« Puisque le ciel exauce mes désirs,
« A moi donc ce métal qui donne les plaisirs
« Dont on jouit au sein de l'opulence... »
C'est ainsi qu'absorbé par des rêves si beaux,
Il ne s'aperçoit pas qu'une grande distance
Le sépare des matelots.
Mais la voix du patron vient à se faire entendre ;
C'est l'ordre de partir... Le mousse, sur son dos
Soudain charge son sac, ne pouvant se défendre
D'une forte panique, en voyant les marins
S'apprêter à gagner au large.
Jacques veut se hâter : tous ses efforts sont vains ;
Il chancelle, se traîne et fléchit sous sa charge.
De rechef on le hèle... Or, sans plus différer,
Il jette son fardeau, l'abandonne, s'élance,
Et ses pas comme un trait franchissant la distance,
Il rejoint le bateau qu'on allait démarrer.

Pour nous, que sont les biens comparés à la vie ?
Et qu'est la vie, hélas ! près de l'éternité ?...
Si ton âme se rend à cette vérité,
Au bonheur éternel la vertu te convie...

La mort est une dette, il te faut l'acquitter.
Sois calme en l'attendant, sois soumis à ton maître.
Tes jours sont au Seigneur ; d'un souffle il t'a fait naître :
A sa voix, en chrétien, sois prêt à tout quitter.

V.

L'IMPARTIAL.

—

Un écrivain, connaissant peu les hommes
(Le fou les jugeait par son cœur !)
A très gros intérêts emprunta quelques sommes,
Pour fonder un journal. Le voilà rédacteur.
Il fait donc son programme,
Usant de la réclame,
Comme on en use de nos jours.
Dans ce factum il nous explique
La ligne qu'il suivra toujours,
En traitant des beaux-arts et de la politique.
Il prend pour nom *l'Impartial !*
Voilà mon homme à son affaire,

Préconisant le bien et flétrissant le mal!
Et vraiment on eut dit, en lisant son journal,
Que Minos, tout exprès remonté sur la terre,
Dirigeait les bureaux du bon folliculaire.....
Enfin, pour une fois, en suivant l'équité,
On imprima la vérité!...
Que pensa le public d'un si grand phénomène?
Notre pauvre écrivain fut un objet de haine,
Et de tous les partis se vit abandonné,
Sans avoir pu garder même un seul abonné!...

Pour arriver au but qu'il désirait atteindre,
Notre honnête écrivain aurait bien dû savoir
Qu'il était deux moyens plus sûrs en son pouvoir:
Flatter les passions et bien se faire craindre!

VI.

LE ROI LION.

Un vieux lion, chassé de ses États,
Après un long exil eut enfin l'espérance
De reprendre son rang parmi les potentats.
Mais il fallait combattre! et, dans cette occurence,
Il fit appel aux gens connus par leur valeur.
On vit donc accourir le tigre, la panthère,
Et l'éléphant et l'ours, tous mus par cette ardeur
Que fait naître un instinct quelque peu sanguinaire;
Puis vinrent après eux, par l'exemple entraînés,
Tous ceux qu'en pareil cas on mène par le nez:
Chair à canon, vrai gibier de bataille
Qu'impitoyablement l'on écharpe et l'on taille,

Sans qu'ils sachent souvent ni pour qui, ni pourquoi.
Il va sans dire ici qu'au grand conseil du roi
Maître Renard eut un emploi :
Se battre avec la langue était mieux son affaire.
Ainsi tout s'organise, et, comme d'ordinaire,
Notre lion promet à tous ses serviteurs
Des grades, des emplois, des titres, des honneurs ;
Des grands il met en jeu le penchant, la faiblesse,
En flattant leur orgueil et leur cupidité ;
Enfin jusques au peuple il sera fait largesse.....
Que n'eût-il pas promis en cette extrémité !
On court aux ennemis..... et bientôt la victoire
Replace notre roi dans ses riches États.....
Tous ses braves guerriers se sont couverts de gloire ;
Mais les grands, on le sait, ne s'en contentent pas
(Et leur seigneur semblait avoir peu de mémoire).
On s'agite dans l'ombre et l'on parle tout bas ;
Puis l'orage grossit ; le mot ingratitude,
Prononcé par les chefs, gagne la multitude ;
Si bien que le roi vit qu'il devait, sans retard,
S'exécuter. Il fit une très large part
Au tigre, à l'éléphant, ainsi qu'à la panthère,
Gens qui, dans les combats, sont des foudres de guerre ;
Mais l'ours eut beaucoup moins, et le loup moins encor ;
Le génie eut fort peu (je parle du castor) ;

Le renard fut comblé : l'esprit de Sa Hautesse
Connaissait la valeur d'une langue traîtresse.
Bien entendu, du peuple il fut très peu question :
Il avait chaudement pris part à l'action
Pour se donner un nouveau maître.

Grands ou petits, souvent ainsi nous agissons :
Selon notre intérêt, plus ou moins nous tenons
Ce qu'avant le succès nous avons pu promettre.

VII.

LE CERISIER.

—

Un jeune cerisier, bien avant la saison,
Était en pleine floraison;
Puis succéda bientôt à sa blanche parure
Le fruit mûr et vermeil que, sans tarder, Lucas
Courut à la cité convertir en ducats.
Il empocha son or, enfourcha sa monture
Et regagna son chaume en se disant tout bas :
« Six beaux jaunets sont quelque chose;
« Mais l'an prochain j'espère bien
« Que mon cher cerisier saura doubler mon bien. »
Or donc, Lucas joyeux, à l'œuvre se dispose,

En souriant à l'arbre, objet de son amour;
Et chaque jour,
Par cent moyens qu'à tout instant il rêve,
Il va surexciter la vigueur de la sève,
Jusqu'au temps où l'on voit la fleur s'épanouir.
Il eut donc le premier des fruits en abondance,
Qu'il vendit bel et bien : c'était son espérance.
Mais, hélas! son bonheur devait s'évanouir:
L'arbre était épuisé! la sève nourrissante
Ne devait plus porter à la tige naissante
Le principe de vie et la source du fruit
Que, sous le doigt de Dieu, tout cerisier produit;
La branche se courba, la feuille, languissante,
Se flétrit, et, tombant, au loin jonchait le sol
Bien avant les frimats; car partout la nature
Déployait en ce temps sa plus riche parure,
Et dans nos bois encor chantait le rossignol.

Laissez mûrir le fruit lentement sur sa tige.
Ainsi n'excitez pas chez de tendres enfants
De grands efforts d'esprit, la prudence l'exige:
Chaque chose ici-bas doit venir en son temps.

VIII.

LE MUSICIEN ET LE POÈTE.

—

En grave maestro, certain compositeur
Au piano s'installa : c'était beaucoup d'honneur
Que notre homme croyait faire à la compagnie.
Qui ne le sait, se croire du génie
Est la commune erreur,
Le travers, la faiblesse
Des fats de cette espèce.
(Parmi les fous souvent on devrait les ranger).
Modestement notre homme avait fait sa musique
Sur des stances de Béranger!
Le voilà qui glapit d'un accent frénétique
Son chef-d'œuvre inconnu
(Du moins pour ce qui tient à la chose harmonique).

A la fin du morceau notre auteur parvenu,
Croit juger, aux bravos de son aréopage,
Qu'un succès éclatant couronne son ouvrage.
Il salue avec grâce et vient, en se carrant
D'un air de conquérant,
En face d'un cristal rajuster sa toilette,
Et s'approche d'un groupe où l'on parlait tout bas;
Entre nous, cependant ce n'était pas le cas,
Car chacun exaltait notre divin poète!
Non pas le successeur de nos gais ménestrels,
Un simple chansonnier, nom dont il s'accommode,
Mais bien plutôt ce roi de l'ode,
Dont les beaux vers sont immortels!...
« — Quoi! rien pour moi!... fit notre virtuose;
« Quoi! pas une louange!... et pourtant ces bravos?... »
« — Parbleu! ne prouvent qu'une chose,
« Répondit un malin : c'est que ce sont des sots,
« Et qu'ils n'entendent rien à l'art que tu pratiques.
« Mais tu peux te venger..... si tel est ton désir :
« Laisse-là Béranger et ses chants pindariques;
« Pour inspirer ton luth tu pouvais mieux choisir :
« Ouvre ton Lafontaine et médite à loisir
« L'Ane qui porte des reliques. »

IX.

L'HOMME QUI VA SE NOYER.

—

Un amoureux, un fou, courant vers la rivière
Pour mettre fin à son tourment,
A quelques pas de lui, du haut d'un bâtiment,
Vit tomber une énorme pierre.....
Il pâlit, il s'arrête, et telle est sa frayeur,
Qu'il revient au logis, mais non pas pour se pendre :
« — Dans ce fait, se dit-il, est le doigt du Seigneur.
« Que de grâces ici n'ai-je point à lui rendre!
« Oh! oui, lâche est celui qui ne sait pas souffrir!
« Souffre donc pauvre cœur ou sache te guérir :
« La vie est un dépôt, Dieu seul peut la reprendre. »

X.

LES ÉTERNUEURS.

—

Au Monomotapa, quand il arrive aux rois
D'éternuer, la Cour aussitôt éternue ;
La ville la singeant, vient le tour des bourgeois,
Et puis, par ricochets, celui des villageois.
Ainsi le veut le ton, c'est chose convenue.
Quand pareil cas advient, il semble qu'un fléau
Ait frappé tout l'État d'un rhume de cerveau.
A bien éternuer on forme la jeunesse ;
Et l'on voit force gens, professant la sagesse,
Courir à cet effet
Le cachet.
Oh ! malheur à celui dont le nez est rebelle !

Ne point éternuer quand éternue un roi!
Mais c'est un déshonneur!... Vous riez? et pourquoi?
Je pourrais à ce fait joindre maint parallèle,
Sans repasser sous l'équateur.

Suivre les préjugés n'est qu'un faux point d'honneur :
Qui, de les secouer, eut jamais la puissance?
Partout l'homme est enclin à subir l'influence
De la sottise et de l'erreur.

———

XI.

LES DEUX GRENOUILLES.

—

Dans un marais, à moitié mis à sec
Par les feux de la canicule,
Deux grenouilles causaient : — « Ma chère, je calcule,
« Dit l'une, qu'avant peu nous serons en échec
« Dans cet endroit maudit, dont l'onde s'évapore.
« Voyez cet autre étang ; avant qu'il ne soit clos,
« Courons-y, car ces gens avancent leurs travaux,
« Et le mur terminé... » — « Quoi! venez-vous encore
« Me briser le tympan avec tous vos ragots?
« Partez, s'il vous convient ; emportez vos dieux lares,
« Et les allez planter dans ces fétides mares.....
« Mais quant à nous, de ce séjour

« Nous ne bougeons ; car j'ai le doux présage
« Que le temps changera..... S'il survient un orage,
« De nos jours fortunés nous aurons le retour.
« Dans ce nouvel Éden, le bonheur sans mélange
« Que donnent le repos, l'abondance et la paix,
« Sera notre partage !... » — « Oh ! tes plans sont parfaits ;
« Mais aussi pleuvra-t-il ?... C'est là prendre le change.
« Adieu ; moi, je remets mon sort
« A la seule prudence. »
Cela dit, elle sort
Par l'endroit non muré, puis en trois sauts s'élance
Et trouve un sûr abri dans le marais voisin.
Or, le soleil pompa toute l'eau de la mare,
Ce qui fit qu'un matin
L'autre grenouille, achevant son destin,
S'en fut faire un plongeon dans les eaux du Ténare.

Tu règles les événements
Sur tes désirs ?... C'est un mauvais système ;
Mais des événements fais ta règle toi-même,
Tu feras preuve de bon sens.

XII.

LE MARCHAND DE BŒUFS.

—

Gros-Pierre avait vendu tous ses bœufs au marché;
Or, de fort beaux écus ses poches étaient pleines;
    Mais il fallait traverser les Ardennes
Pour gagner le logis, et l'argent empoché
Pouvait servir d'appât aux écumeurs de route.
Or, Thomas, son valet, dit: « Not' maître, je croi
« Que la prudence ici doit nous faire une loi
« De coucher en ce lieu, car on n'y voit plus goutte.
« De la forêt, d'ailleurs, on sait que les chemins
« Chaque nuit sont remplis de voleurs, d'assassins;
« Et nous pourrions, hélas! y trouver notre affaire... »
Le maître répondit: « Peureux, veux-tu te taire!

« Allons! en selle! et tôt démarrons, je le veux!... »
Et puis les voilà tous les deux
Égarés dans la nuit profonde,
Au plus épais du bois.— « Que le Ciel te confonde!... »
A part lui se disait le pauvre serviteur,
Transi, tremblant et mort de peur.
Quant à Pierre il chantait, ce qui ne veut pas dire
Qu'il était rassuré : chanter ce n'est pas rire.
D'un taillis, tout-à-coup, s'élancent trois brigands;
Et saisissant au mors les bidets peu fringants :
« — Ton argent ou la vie..... » Or, à cette formule,
Notre pauvre marchand, sans faire de façon,
Leur donna-t-il sa bourse. Une fois sa rançon
Dans les mains des voleurs, Pierre, en piquant sa mule,
S'écria tout-à-coup, d'une tremblante voix :
« Ah! mon pauvre Thomas, que je fus téméraire
« De ne pas écouter ton conseil salutaire;
« Je sauvais mon argent!... Oui, trop tard, je le vois,
« D'un faux et sot orgueil j'ai suivi l'influence.....
« Hélas! quand je rêvais mes projets de finance,
« J'étais loin de m'attendre à ce triste réveil!... »

Si ton valet est doué de prudence,
Ne rougis pas de prendre son conseil.

XIII.

LE PROSCRIT.

—

Un savant bien en cour sut par quelques amis,
Que dans un noir complot on l'avait compromis.
Le fait le surprit fort; car il ne songeait guère
A conspirer contre son souverain.
On devait l'arrêter, rien n'était plus certain :
L'ordre en était donné. Le roi, dans sa colère,
Sans pitié le livrait à la rigueur des lois...
Bien qu'il fût innocent, il se dit : « Mais, je crois
« Qu'éviter le danger serait de la prudence :
« Les juges sont souvent trompés par l'apparence.
« Dans le cas où je suis, il y va du trépas;
« Chacun connaît le sort de Lesurque et Calas...
« Or, de ces lieux délogeons au plus vite. »

A travers monts et vaux, par la neige et le vent,
Cheminait, presque mort, notre pauvre savant,
Lorsqu'il rencontre un vieil ermite,
Auquel il conte son destin,
En ajoutant qu'il meurt et de froid et de faim.
L'anachorète à le suivre l'engage.
« — Vous avez froid, venez; j'ai dans mon ermitage
« De quoi vous réchauffer. » — « Ah! merci, quel bonheur!
« Il n'est rien au-dessus d'une douce chaleur... »
Il arrive et s'assied près du feu qui pétille,
Puis s'en approche encor; mais si près qu'il se grille
Et qu'il y brûle ses habits.
« — Eh! eh! le feu, je vois, est chose salutaire,
« Mais à sage distance... » — « Aussi, je vous le dis,
« Reprit l'homme de Dieu, mon frère,
« De même sont les Cours: il faut avoir le soin
« De n'en être jamais ni trop près, ni trop loin. »

XIV.

LE GRAIN DE SABLE.

A l'heure du reflux, près d'une haute dune,
Un grain de sable, accusant la fortune,
Déplorait son obscurité.
« — Hélas ! perdu sur cette côte,
« Je dois vivre ignoré !... Pour avoir mérité
« Ce misérable sort, quelle fut donc ma faute ?... »
Il dit, quand un oiseau l'emporte avec un brin
D'algue encore humectée ; et voilà notre grain
Au sommet de la dune. « — Enfin, le Ciel propice
« Sourit à mes désirs. Je rends grâces aux dieux,
« Puisque mes yeux pourront sonder ce précipice,
« Et voir d'un peu plus près les étoiles des cieux !... »

Il n'avait pas fini, qu'au vent qui se déchaîne
Il ne peut résister... et dans l'humide plaine
Va s'engloutir notre orgueilleux.

Dans l'homme je revois mon petit grain de sable ;
A son état jamais il ne peut se tenir,
Et rarement il est capable
De mesurer sa force avant de parvenir.

XV.

LES TROIS RATS, LA SOURIS
ET LE BATEAU A VAPEUR.

—

Trois rats voguant de compagnie
Dans la cale d'un paquebot,
Causaient sur la vapeur. Chacun disait son mot.
« — Quel engin merveilleux ! fit l'un, et quel génie
« Il a fallu pour créer ce moteur !... »
« — Bon ! vous errez, « dit le second compère,
En le toisant de toute sa hauteur;
« Car avec moi vous conviendrez, j'espère,
« Qu'ici le vrai moteur n'est autre que le feu... »
« — Le feu ? repartit le troisième,
« C'est vous tromper. Voyez un peu

« Comme on s'abuse. Ainsi, je résous ce problème :
« Je dis que le moteur par lequel ce vaisseau
« Vole sur l'Océan, c'est l'eau... »
« — Ça, messieurs, permettez qu'ici je vous éclaire,
Leur dit une souris. « Dans toute cette affaire,
« Tous les trois vous prenez l'agent pour le moteur :
« Le feu fait bouillir l'eau, l'eau donne la vapeur,
« Et la vapeur fait mouvoir la machine. »
« — Oh ! la folle, la sotte ! Ainsi ce n'est pas l'art,
« Ni le charbon, ni l'eau, mais un peu de brouillard
« Qui fait que sans les vents notre vaisseau chemine ! »
Or, nos trois rats de rire... « —Adieu, mes bons amis ;
« Vous instruira qui peut. » Sur ce, dame souris
Alla retrouver sa potée ;
Car c'était l'heure du dîner.

Tout esprit médiocre est prêt à condamner
Ce qui dépasse sa portée.

XVI.

LE ROI DU CONGO.

—

Han-Ly, roi du Congo, voyant que ses sujets
Etaient frappés de la manie
De ne rien terminer qu'à force de procès,
Un jour trouva dans son génie
Certain expédient pour opposer un frein
A cet amour de la chicane
(Au grand risque de voir ses cinq codes en panne).
Or donc, par un décret que rend le souverain,
Il est dit que, selon les lois de la justice,
Il ne faut pas que le plaideur,
En perdant son procès ait encore la douleur
De payer l'avocat terrassé dans la lice.

Ainsi, qu'à l'avenir et dans semblables cas,
Les plaideurs ne paieront à tous les avocats
Qu'une vacation réglée à deux roupies.
De là, grande clameur chez nos gens du palais;
De telles lois, pour eux, sont iniques, impies...
Ils s'adressent au roi... mais cela sans succès.
Toute la ville aussi prit à cœur cette affaire,
Et l'émeute un instant fit gronder son tonnerre!
Elle fut réprimée... et dès lors on céda.
L'avocat, dès ce jour, avec plus de prudence
Dans les affaires procéda,
En commençant d'abord par bien peser d'avance
Si de gagner sa cause il avait quelque chance.
D'un vénal défenseur ne pouvant plus s'aider,
Les fourbes, les fripons ne durent pas trop rire.
Il fallut marcher droit... Depuis, dans son empire,
Le roi vit se calmer la rage de plaider.

J'écris ceci, convaincu d'une chose,
C'est qu'on verrait moins de mauvaise foi,
Si le code enlevait à nos hommes de loi
L'argument qui les porte à plaider toute cause.

XVII.

LE LION ET LE RENARD.

—

Un soir, seigneur lion, au bord de sa tanière,
A ses pensers donnait carrière ;
Quand s'en vint à passer près de lui don renard.
On lui dit d'approcher. Celui-ci, sans retard,
De ramper jusqu'au roi. « —Je veux, lui dit le maître,
« Ton avis sur deux points que je vais te soumettre. »
« — Me consulter, seigneur, ce m'est trop glorieux ;
« Vous pourriez, à coup sûr, vous adresser bien mieux.
« Mais à quoi bon? Votre sagesse
« Ne saurait tomber en défaut.
« Si pour régner sur nous descendait le Très-Haut,
« Pourrait-il gouverner mieux que votre hautesse?

« Je ne sais pas flatter; ce que je dis ici,
« Chacun de vos sujets, grand roi! le dit aussi. »
« — Il m'est doux de le croire. Entrons donc en matière.
« Dis-moi la vérité; je la veux tout entière.
« Voyons, que penses-tu de ces nouveaux impôts
« Que je viens de lever? » — « Jamais, plus à propos
« Vous ne fîtes briller la puissante ressource
« D'un esprit éminent... Puiser dans notre bourse,
« C'est féconder l'Etat... Et de même en sa course
« Le soleil pompe l'eau qui bientôt dans nos champs
« Reviendra féconder le sol... » — « Fort bien; j'entends.
« Mais qu'en pense le peuple?» — «En êtes-vous en peine?
« Le mouton n'est-il pas fait pour donner sa laine? »
« — Ça, parlons maintenant de mon voisin le loup.
« Il est roi, tu le sais, d'un très vaste domaine;
« Son contact me gêne beaucoup.
« A son affection d'ailleurs je ne crois guère;
« D'autre part, ses Etats sont un morceau tentant,
« Et je tiens en mes mains un bon sujet de guerre.
« J'hésite bien un peu... Pourtant!... »
« — Seigneur, quelle voix importune
« Semble vous arrêter? Suivez votre fortune... »
« — Mais si je vais risquer la chance des combats,
« J'ai pour enjeu tous mes Etats,

« Et le sort à son gré de nous souvent dispose. »
« — Eh!... fit le courtisan en prenant une pose
« De sénateur romain ; la loi de la raison
« Commande, en pareille occurrence,
« De la part d'un monarque une grande prudence.
« Je crois donc que la paix...» — « Pourtant, à l'horizon,
« Je vois se former un orage.
« La noblesse murmure ; et, d'un autre côté,
« Le peuple, je le sais, rêve la liberté...
« Pour contenir chacun, je crois qu'il serait sage
« De susciter une diversion,
« Eh ! ma foi, pour cela je ne vois que la guerre... »
« — Mais comment donc! ceci change l'affaire;
« C'est un remède utile, et l'approuve, seigneur.
« Déployez sans retard votre sainte oriflamme!
« Combattre pour mon roi! Ce mot-là seul m'enflamme! »
« — Que j'aime cet élan! il montre ton grand cœur...
« Ton esprit est profond; une sage lumière
« Brille dans tes avis. Sois l'ami de ton roi;
« Je te fais conseiller... » — « L'ai-je entendu? Qui, moi!
« — Du chemin des honneurs je t'ouvre la carrière.
« Mais, songes-y, toujours dis-moi la vérité,
« Et de ton opinion sache avoir le courage ;
« Car je ne hais rien tant que la servilité. »

A ce sujet que dit le sage?
Nous trouvons d'autant plus d'esprit et de bon sens
Aux gens,
Qu'avec nos propres sentiments
S'accorde leur langage.

XVIII.

LES FOINS.

—

A l'heure où tout encor dans nos villes sommeille,
Ambroise avec Thomas, assis sous une treille,
En devisant sur leurs travaux,
Vidaient ensemble une bouteille.
« — Conviens, disait Thomas, que nos foins sont fort beaux ;
« Jamais, depuis dix ans, on n'en vit de semblables.
« Aussi, quel bon profit! nous sommes trop heureux!
« Buvons encore un coup. » — « Sans doute, je le veux,
« Et même de grand cœur. Mais soyons raisonnables ;
« Car, voisin, nous sommes capables
« De céder à l'entrain de ce vin généreux.
« Partons ; il en est temps : le travail nous appelle.

« S'il venait à pleuvoir,
« A l'eau pourrait fort bien s'en aller notre espoir! »
« — Bah! jamais la saison ne se montra plus belle.
« Demain il sera temps. Puis, ajouta Thomas,
« On est si bien ici; restons-y la journée :
« Livrons-nous au repos, au plaisir... » — « Moi! non pas;
« Une chose jamais ne doit être ajournée. »
Il rentra tous ses foins. Il fit bien, car le temps
Vint à changer. Bientôt, avec furie,
On vit tomber et la grêle et la pluie,
Pourrissant tous les foins de l'indolent fermier,
Qui, pris de vin, ronflait dans le coin d'une étable.
Il plut ainsi durant un mois entier;
Ce qui fit que le pauvre diable
Au lieu de foins n'eut qu'un mauvais fumier.
Trop tard, dans sa douleur extrême,
Il comprit ce précepte, émis par son voisin,
Que jamais il ne faut remettre au lendemain
Ce qu'on peut faire à l'instant même.

XVIX.

L'AMANDIER.

—

A peine si l'hiver suspendait ses rigueurs,
Qu'un amandier, couvert de ses précoces fleurs,
Étalait à plaisir leurs pétales si blanches
Que, de loin, l'on eût dit que ses flexibles branches,
De neige encore étaient couvertes en entier.
Aussi fallait-il voir comme notre amandier,
Tout glorieux de sa parure,
Du haut de son orgueil regardait ses voisins ;
Lesquels connaissaient trop l'ordre de la nature
Pour s'offusquer de ses dédains.
Hélas! trop tôt devait finir son rôle;
Car, un jour, les autans se déchaînent du pôle,

Et, de leurs efforts destructeurs,
Ravagent sans pitié les délicates fleurs.

Le désir d'une vaine gloire
Te fait écrire avant le temps?
Gare aux déceptions... Ne t'en fais pas accroire :
L'esprit, comme la fleur, a ses avortements.

XX.

LA PART DU BONHEUR.

—

Au temps de la Saint-Jean, Simon devint fermier
De cent arpents de terre.
C'était un homme actif qui, toujours le premier,
Était dès l'aube à son affaire.
Bref, pour Simon tout alla bien,
Et la moisson venue il vit grossir son bien.
Il en fut alléché : « — Parbleu ! se dit notre homme
(Tout en allant palper une assez forte somme,
Produit de ses rudes travaux),
« Voici venir le terme,
« Je sais près de ma ferme
« Des terres à louer; si je doublais mes baux,

« Je doublerais mon bénéfice... »
Il pensa juste, et le destin propice
Vînt couronner ses doux projets
D'un plein succès.
Simon est enhardi; bientôt, chez le notaire,
Il signe de nouveau trois baux très importants
Qui montaient à huit cents arpents.
On le blâmait beaucoup d'être si téméraire :
« — Bah! bah! pour moi, dit-il, je crois qu'un homme peut
« Tout ce qu'il veut. »
Il va, vient, court à perdre haleine;
Il laboure et sème la graine.
On eût cru voir une âme en peine,
Tant Simon redoublait d'efforts
Pour mener ses travaux, comme on dit, à bon port.
Mais, hélas! un matin arrive la tempête,
Et cela dans le temps où la récolte est prête.
Bientôt dans les cieux
S'amasse l'orage,
Qui tombe et ravage
Le grain précieux.
La pluie à la grêle
Dans les airs se mêle;
La gerbe chancelle

Sous l'effort des vents.
Alors l'épi ploie,
Succombe et se noie,
Emportant la joie
De l'homme des champs!
C'en est fait! pour Simon il n'est plus d'espérance!
La récolte est perdue; adieu donc le profit...
Et partant il ne peut solder sa redevance;
On lui donne congé, de plus on le poursuit,
On le saisit, on l'emprisonne.
Le pire est que Simon ne fut plaint de personne.

Pour réussir, il faut au travail de l'ardeur;
La confiance en soi de même est nécessaire;
Mais quand vient le succès, il est sage de faire
La part de nos talents, et la part du bonheur.

XXI.

LE RENARD ORATEUR.

Un renard, beau parleur et quelque peu cafard,
De prêcher les vertus avait découvert l'art.
De sa bouche tombaient des rubis et des perles,
Quand il peignait le bien. Bossuet, Massillon,
En prêchant n'avaient pas plus de conviction.
Les dindons, les canards, les cygnes et les merles
Se pressaient pour l'entendre ; enfin, aux alentours,
Partout on ne parlait que de ses beaux discours.
Lorsqu'une nuit un chien surprit notre compère
Dans une basse-cour, faisant son ordinaire
De maints jeunes poulets... « — Ça, monsieur l'orateur,
« Je vous surprends, je crois, à faire le contraire

« De ce que vous prêchez ! Ah ! ah ! mon beau seigneur,
« Nous allons, s'il vous plaît, voir si votre mâchoire
« Qui sait si bien parler, défendra votre peau ! »
Des combats, les renards recherchent peu la gloire...
Aussi, vers une issue il tourne le museau
Et fuit comme l'éclair. Cette plaisante histoire,
En peu de temps courut dans les bois, le hameau.
Le renard n'osa plus paraître dans sa chaire,
Et vers d'autres climats s'en fut vivre en proscrit.

Prêcher le bien et faire le contraire,
De beaucoup d'entre nous c'est assez l'ordinaire :
Le cœur est rarement d'accord avec l'esprit.

XXII.

LE SOLEIL ET LE NUAGE.

—

De la fange d'un marécage
Des vapeurs s'élevaient sous les feux du soleil,
Puis se formèrent en nuage
Qui, d'un éclat d'emprunt, déployait l'appareil.
Le nuage orgueilleux lors regardait la terre
Avec quelque mépris. En se voyant si haut,
Le pauvre sot
Oubliait qu'il sortait d'une onde delétère
(De tous les parvenus c'est assez le défaut).
Pour moi, je l'admirais; car, fascinant ma vue,
A mes yeux, tour-à-tour, la vaniteuse nue,
Dans son essor,

Réflétait l'orangé, l'azur, la pourpre et l'or!...
En décrivant sa courbe régulière,
Le soleil bientôt parcourut
L'immensité des cieux et fournit sa carrière.
Or, l'astre s'éteignant, s'éteignit là lumière...
Et le nuage disparut.

D'un parvenu de Cour je vois ici l'image :
Il brille de l'éclat que donne la faveur;
Qu'il la perde, et dès lors s'éteindra le mirage
Qui lui donnait une valeur.

XXIII.

LA FAUVETTE ET SON PROTÉGÉ.

—

A MADAME B. DE S.

Certain oiseau d'une nature étrange,
Et qui tenait, assure-t-on,
Un peu de l'hirondelle, un peu de la mésange,
Vint s'abattre en un bois proche de mon canton.
Bientôt, au fond d'une charmille,
Il eut son nid et sa famille,
Objets constants de son amour.
On le voyait s'occuper chaque jour
A pourvoir le logis de tout le nécessaire;
Car rendre heureux les siens était sa grande affaire;

Mais cependant, quand arrivait le soir,
Notre héros se mettait en devoir
D'exercer, de polir son gentil gazouillage;
Ou bien il écoutait, caché dans le feuillage,
Le chant du rossignol, essayant quelquefois
De répéter un trille en retenant sa voix.
Or, vers la nuit, une bonne fauvette
Le découvrit dans sa retraite
Et vint surprendre notre oiseau,
Lequel vocalisait dans un épais ormeau.
« — D'où vient que notre ami se cache? lui dit-elle;
« N'ai-je pas entendu des sons harmonieux?
« Qui donc chantait ainsi? » Tout en baissant les yeux,
L'étranger répondit : « C'était moi. Philomèle
« Avait su m'inspirer par ses airs ravissants;
« Mais, hélas! ma sœur, je le sens,
« Je fais peu de progrès; cela me rend timide.
« Que n'ai-je le bonheur de vous avoir pour guide! »
Dame Fauvette avait bon cœur
Et, de plus, le savoir; ce qui, pour cette affaire,
Était, on le comprend, la chose nécessaire.
Ils devinrent amis; dès lors notre chanteur
Avait, pour l'éclairer, un savant précepteur.
Or, dans sa chaire assis, jugeant avec scrupule,

Notre aristarque ailé jouait de la férule
Et sobrement louait ;
C'était ce que voulait
Le petit mélomane,
Car, de l'art de chanter quoiqu'à l'excès épris,
Il savait que le bien d'un bon conseil émane,
Et qu'on n'arrive à rien, si ce n'est à ce prix.

ENVOI.

Je m'arrête, il le faut, la fin de cette histoire
Ne m'étant pas connue. Or, notre protégé
Parvint-il à cueillir les palmes de la gloire?
Je l'ignore. Toujours, et c'est un point jugé,
On ne peut l'accuser d'aucune outrecuidance,
Ni d'une folle ambition.
Quant à son cœur, la fauvette, d'avance,
Pouvait compter sur sa reconnaissance :
Madame, sur ce point, je suis sa caution.

ÉPILOGUE.

O vous qui préludez au sublime langage!
D'écouter les avis ayez donc le courage;
Gardez-vous de tomber dans le commun travers
De ces gens qui, croyant être nés pour les vers,
Pensent, dans leur orgueil et leur sotte manie,
Qu'il suffit de rimer pour avoir du génie!
Heureux celui qui peut rencontrer sur ses pas
Un ami dont la voix le soutient et l'éclaire!
Je le sais, il est dur de faire et de refaire
Les œuvres de l'esprit; mais il faut des combats
Pour vaincre et conquérir!... C'est la persévérance,
Ce sont les bons conseils qui forment les talents.
Vers un but glorieux marchons donc à pas lents;
Sachons nous corriger, élaguons l'inutile :
En émondant le cep on le rend plus fertile.
Un poëte jamais ne devrait oublier
Qu'on arrache la ronce où germe le laurier.

LIVRE QUATRIÈME

I.

LES DEUX ÉPIS.

—

Un épis vide, et partant fort léger,
Se dressait fièrement sur sa tige élancée.
Enflé d'un fol orgueil, le sot, dans sa pensée,
De sort n'eut pas voulu changer.
Non loin de lui se courbait jusqu'à terre
Un autre épi chargé de ses grains généreux.
Le premier, s'adressant un soir à son confrère,
Lui dit : « En vérité, n'es-tu pas malheureux
« De voir le papillon, qui dans nos champs voltige,
« De ses ailes d'azur venir me caresser,
« Et puis se reposer doucement sur ma tige,
« Quand au souffle des vents j'aime à me balancer?

« Mon existence, ami, n'est qu'une longue fête ;
« Chaque jour qui s'écoule ajoute aux souvenirs
« Que laissent après eux la joie et les plaisirs.
« Écoute mes conseils, relève donc la tête,
« Et tu pourras jouir du même sort que moi. »
« — Tu prends une peine inutile ;
« Je préfère le mien. » — « Pourquoi ? »
« — Au moins je ne suis pas stérile. »

Ainsi toujours un fat s'en va le nez au vent,
Portant bien haut son chef dépourvu de cervelle,
Tandis que, sous le poids des pensers qu'il recèle,
Se courbe le front du savant.

II.

LES DEUX VOCATIONS.

—

Deux filles désiraient se vouer au Seigneur
Et fuir à tout jamais les vanités du monde.
L'une, dans sa pieuse ardeur,
Du cloître préférait la retraite profonde,
Et l'autre la maison des sœurs de charité.
De là grand désaccord ; souvent leur sainte lutte
Finissait par friser quelque peu la dispute.....
Or, un sage connu par son austérité,
Consulté par nos sœurs, leur dit : « En vérité,
« Je crois que sur un tel chapitre,
« Chacune doit agir selon son libre arbitre.
« Pourtant écoutez ce récit :
« C'est un fait qui pourra jeter quelque lumière
« Dans votre cœur et votre esprit,

« Sur le doute qui naît en pareille matière :
A l'époque où l'hiver annonce sa rigueur,
Deux hirondelles et leur troupe,
Pour franchir l'Océan, dans l'air, avec ardeur,
S'élevèrent ensemble en ne formant qu'un groupe;
Mais l'une s'en détache, et, pour mieux voyager,
Seule s'éloigne à tire d'aile
Vers le but désiré. Quant à l'autre hirondelle,
Tout en volant, on la voit protéger
La marche du petit dont la force chancelle,
Et rendre la vigueur à l'infirme, au vieillard,
En les encourageant de l'aile, du regard,
Leur montrant le bonheur au terme du voyage;
A leur tête elle court, fend l'espace des cieux,
Puis, soutenant son rôle glorieux,
On ne la voit pas seule aborder au rivage.
— « Lequel des deux oiseaux comprit mieux son mandat?
« Sur votre choix, mes sœurs, suspendez tout débat;
« Souvenez-vous toujours qu'aider à la souffrance
« Est une œuvre qui plaît à la Divinité.
« Cherchez votre salut par la foi, l'espérance,
« Sans oublier la charité. »

III.

LE FINANCIER.

—

Un homme cousu d'or se vantait qu'à tout heure
Les gens lettrés venaient frapper à sa demeure,
Tandis que lui chez eux n'allait jamais frapper.
Un soir certain plaisant qu'il avait à souper,
Jaloux de relever de telles gentillesses,
S'écria : « Mais, Monsieur, on doit le concevoir :
« C'est qu'un homme éclairé sait le prix des richesses,
« Et que vous ignorez tout le prix du savoir. »

IV.

LA PIE ET LE HIBOU.

—

Une pie, un matin, vint trouver un hibou,
En train de méditer et rêvant dans son trou :
« —Que veux-tu ? » lui dit-il. — « Mon cher, dans une cage
« On m'apprit à parler; et près de toi j'accours,
« Car je puis à présent soutenir un discours,
« Une thèse; en un mot, nulle pie à mon âge
« N'eut autant de savoir. Nous parlerons de tout,
« Des sciences, des arts..... Pour le tact et le goût,
« Personne ne m'égale. » Alors son caquetage
Sape, critique, tranche et cite de travers
Les noms de maint auteur, puis écorche leurs vers.
A ce torrent de mots, le hibou de se taire :

Sur son bec semble errer un sourire malin,
Tandis que bravement l'intrépide commère
Prend à peine le temps de respirer. Enfin
Elle s'écrie : « Ah çà, tu gardes le silence;
« Pourtant je sais ta profonde science.
« Pourquoi ne pas causer! » — « Pourquoi?
« Tu parles pour nous deux; moi, je pense pour toi. »

V.

DJÉNGUYS-KHAN.

—

Une fois maître de la Chine,
Djenguys-Khan, accablé sous le poids du repos,
Traînait de tristes jours ; ni plaisirs, ni travaux
Ne pouvaient l'arracher à son humeur chagrine.
Le corps bientôt s'en ressentit ;
Il perdait le sommeil ainsi que l'appétit,
Quand un Mandchou, connu par sa haute sagesse
Et son talent comme docteur,
Fut introduit auprès du puissant empereur.
« — Tu m'as fait demander ? » dit-il à sa hautesse.
« — C'est vrai ; l'on vante ton savoir :
« Je souffre et t'appelle à mon aide.

« Rends-moi donc la santé. Tu connais mon pouvoir?
« Je te fais mandarin, si, par quelque remède,
« Tu parviens à ce but. » — « Hélas! je ne puis rien
« Pour mettre un terme à ta souffrance... »
« — Tu connais donc mon mal? Dis-m'en la cause... Eh! bien?
« — Je ne puis m'expliquer... » — « Mais pourquoi ce silence?»
« — Pour ne pas m'exposer à tâter du kangou,
« Ou mieux encore, de la potence... »
« — Je croyais voir un sage et je ne vois qu'un fou.
« Tu peux parler; des rois les fous n'ont rien à craindre.»
« — Oh! Djenguys, sache-le, je ne puis que te plaindre
« Et non te sauver; car, le mal qui te flétrit
« Est bien moins dans ton corps qu'au fond de ton esprit.
« Si ton souffle oppressé sur tes lèvres expire,
« C'est qu'il est étouffé dans cet immense empire...
« Tu convoites Caboul, Lahore et Téhéran,
« Enfin toute l'Asie; et l'empire ottoman
« Te conduit de l'Euphrate à l'Europe asservie...
« Et c'est ainsi, grand roi, que tu passes ta vie
« A grossir les fleurons de ton bandeau royal,
» A trouver des regrets au réveil d'un beau songe!...
« Djenguys, m'as-tu compris? L'ambition te ronge!...
« Voilà la source de ce mal
« Contre lequel en vain lutterait ma science.

« Oh! toi, qui sus par ta vaillance,
« Vaincre les puissants rois de tant de nations
« Et qui portes en maître un si beau diadême,
« Apprends à commander au feu des passions,
« Apprends à te vaincre toi-même. »

VI.

LE CHIEN DE FERME ET LE CHIEN DE BERGER.

—

Je vais sur l'amitié laisser courir ma plume.
Lafontaine, mon maître, en deux vers la résume ;
Je le sais. Cependant, le sujet me séduit.
Si le mot est commun et si rare est la chose,
Pourquoi s'en étonner? A mon avis, la cause
Du sujet même s'en déduit :
C'est que sur la vertu ce saint lien repose.

Mais abordons notre récit.
Il s'agit de deux chiens... Mon préambule, certe,
N'y préparait pas votre esprit;...

L'un des deux se nommait Achille et l'autre Alerte
(J'allais dire Patrocle; en parlant d'amitié,
Ce nom semble au premier lié).
Alerte avait le soin de veiller sur la ferme ;
Achille gardait les moutons.
On ne connaissait pas dans tous les environs
Un chien qui se montrât à son poste plus ferme.
Bientôt nos deux héros, à force de se voir,
Devinrent bons amis. Quand arrivait le soir,
Tout rêve, tout projet, tout plaisir, toute peine,
Étaient mis en commun; et, s'excitant au bien,
La vertu chaque jour resserrait leur lien.
Mais un matin, que dans la plaine
Achille surveillait ses troupeaux, hors d'haleine,
Il vit venir de loin son Pylade abattu,
Se traînant presqu'à terre et la queue un peu basse :
« — Qu'as-tu donc, cher ami? Quoi! t'aurait-on battu? »
« — Las! reçois mes adieux : du logis on me chasse!... »
« — Qu'as-tu fait?—Presque rien...—Fort bien, dit un bouvier
« Qui passait près de là ; tu nous la donnes belle :
« De la fidélité voilà donc le modèle!
« Désormais, à qui se fier?
« Ah! c'est toi qui reçus du renard un salaire
« Pour feindre de dormir, pendant que le compère

« De nos poulets croquait les os!
« Fuis; car je sais que notre maître
« Te ménage le sort que l'on réserve au traître... »
Alerte, en entendant ces mots,
Veut s'abriter auprès d'Achille :
« — Va! reprit celui-ci, va chercher un asile
« Ailleurs qu'auprès de moi!... Je ne te connais plus,
« Et de mon cœur qui saigne à jamais je t'exclus!...
« J'aurais pu pardonner une erreur, une faute,
« Mais un crime, jamais!...
« Pour être mon ami, sache, toi que j'aimais,
« Qu'il faut toujours pouvoir porter la tête haute. »

VII.

LE CASTOR ET LE PÉLICAN.

—

Les castors sur l'honneur sont des plus chatouilleux;
Si l'un sur le museau reçoit un coup de queue
(Mais j'entends du revers), dès lors à tous les yeux
Cet affront veut du sang! On court à la banlieue
S'égorger noblement dans un loyal combat.
Mais, pour les coups donnés de tout autre manière,
Le grief est moins grand : tout finit d'ordinaire
Par la griffe. Chez nous, c'est par le pugilat...

Or, certain bon castor, soutien de sa famille,
Un jour reçut un coup du premier numéro.
A cet affront, *ex abrupto,*

On fixe un rendez-vous, non loin d'une charmille,
Pour terminer l'affaire. Puis après, mon castor
Regagne son logis, tout en donnant essor
A sa fureur : — « Demain je tûrai cet infâme!
« J'ai soif de tout son sang pour laver mon honneur!... »
« — Las! fit un pélican, où peut mener l'erreur!... »
Le castor s'écria : — « Qui donc ici me blâme,
« Et vient désapprouver ma trop juste fureur?... »
« — Moi, dit l'oiseau des marécages.
« Fou, qui parles de te venger,
« Quand le sort des combats te fera voyager,
« Peut-être bien demain, vers les sombres rivages!
« Insensé! réponds-moi : N'as-tu pas des enfans,
« Une épouse qui t'aime?... Et tu sais, les autans
« Déjà des arbrisseaux paralysent la sève...
« A ce bouillant transport apporte quelque trêve;
« Interroge ton cœur à défaut de bon sens :
« Des tiens n'entends-tu pas les plaintes douloureuses,
« Les cris de désespoir, les angoisses affreuses,
« Quand, minés par la faim, ils maudiront leur sort!
« Vois déjà tes petits, engourdis sous l'atteinte
« D'un vent humide et froid, s'abriter sous l'étreinte
« D'une mère qui cherche à conjurer la mort! »
« — Arrête! car ces mots ébranlent mon courage...

« Non !... non ! Dieu veillera sur mes pauvres enfants !...
» D'ailleurs, mon déshonneur deviendrait leur partage.
« Va ! loin de me maudire, alors qu'ils seront grands,
« Ils sentiront le prix d'avoir un nom sans tache !... »
« —Sous ce brillant sophisme un grand travers se cache.
« Supporter une offense est plus digne à mes yeux,
« Que ces beaux sentiments qui voilent la vengeance,
« Au péril de ta vie !... Oh ! garde ta vaillance
« Pour le jour où les loups affamés, furieux,
« S'en viendront saccager votre cité chérie !
« Garde ton sang pour la patrie,
« Et ton courage alors sera béni des dieux ! »

Ainsi pensaient Ajax, Achille, Hector, Ulysse ;
Jamais on ne vit ces héros,
Pour venger un affront, s'égorger en champ clos.
Leur vaillance rêvait une plus noble lice !
En furent-ils moins grands pour avoir ignoré
Et le sot point d'honneur, et de basses vengeances ?
Enfin en est-il un qui fut moins honoré
Pour avoir pratiqué le pardon des offenses !

VIII.

LA DETTE.

—

Edmond se trouvait aux abois :
Son commerce allait mal; une perte assez forte
L'avait poussé presque à deux doigts
De mettre, comme on dit, la clé dessous la porte.
Alexis, son ami, par le plus grand hasard,
Apprend le cas fâcheux où se trouve notre homme.
Muni de bons billets, de son logis il part
Et va trouver Edmond : — « Tiens, fit-il, cette somme
« T'est je crois nécessaire. » En prononçant ces mots,
Il lui remet l'argent et lui tourne le dos.
Ce secours vint à point. Or, bientôt la prudence,
Le zèle, le travail, et puis un peu la chance,

Enrichirent Edmond. En soldant son ami,
Il lui dit : « Envers toi je m'acquitte à demi. »
« — Comment! tu plaisantes, sans doute?
« Je t'ai prêté, tu m'as rendu,
« Or donc, rien de plus ne m'est dû. »
« — Ce n'est pas mon avis, cher Alexis, écoute :
« Si j'ai mon honneur sauf, c'est grâce à ton secours;
« Or, je te dois encore et te devrai toujours
« La plus vive reconnaissance. »

On ne peut s'acquitter envers un bienfaiteur :
Ainsi l'a voulu Dieu; c'est du moins ma croyance,
Puisqu'il nous a donné la mémoire du cœur.

IX.

LE MÉCHANT ET LA MOUCHE.

—

Un méchant avait à la bouche
Certain petit bobo sur lequel une mouche
Se posait fréquemment; mais, la suivant des yeux,
Notre homme se contient, puis la guette et l'attrape :
« — Ah! méchante! dit-il d'un accent furieux,
« Apprends que jamais on n'échappe
« A ma juste vengeance...» — « Eh! pourquoi ce courroux?
Fit la mouche en tremblant: — « Tu l'ignores peut-être?
« Eh! quoi, lorsque les fleurs t'offrent leurs sucs si doux,
« C'est d'un sang vicié que tu viens te repaître!
« Mon mal, ne sais-tu pas que tu peux l'aggraver
« Par ton contact impur? Tu vas mourir...» — « Oh! maître,

« Je suis en ton pouvoir, je ne puis te braver,
« Et ce moment sans doute est mon instant suprême;
« Mais qu'ai-je fait, sinon ce que tu fais toi-même?
« Recherches-tu le bien? te nourris-tu de miel?
« Tu ne sais que médire et distiller le fiel.....
« Moi, j'ai mon aiguillon, toi, ta langue maudite.
« On me chasse, il est vrai, mais partout l'on t'évite.
« Ainsi donc, tu le vois, moi, par instinct fatal,
« Toi, par vice de cœur, vice appelé l'envie,
« Pendant le cours de notre vie,
« Tous deux nous ne faisons qu'envenimer le mal. »

X.

LE DIEU DES ARTS ET LE RÊVEUR.

—

Un soir, le dieu des arts, prenant l'incognito,
Se rendit au concert. La foule, dans l'attente,
Préconisait déjà l'œuvre du maestro,
Idole, en ce moment du monde dilettante.
Le dieu va se placer près d'un sombre rêveur,
Qui, tout-à-coup, lui dit : « Pour un observateur,
« Cet orchestre est vraiment l'image de ce monde :
« Tandis qu'un instrument racle une pauvre ronde
« Ou compte à la muette; un autre, plus heureux,
« Fait le trille perlé, le solo, la cadence;
« Pour lui sont les bravos, les éloges pompeux,
« Lorsqu'au premier n'échoit qu'un dédaigneux silence.

« J'en appelle à votre équité :
« N'en est-il pas ainsi sur notre pauvre terre,
« Où partout, comme ici, gouverne l'arbitraire?
« Ne verrons-nous jamais briller l'égalité!... »
Lors un souffle du dieu sur les pupîtres passe,
Et par un même thème à l'instant il remplace
Chaque partie : ainsi la flûte, le basson,
Le violon, l'alto, la trompette, la basse,
Bref, tous les instruments joûront à l'unisson.
On commence, on se tait..... Toute la compagnie,
En entendant gémir cette cacophonie,
Baille à plaisir, s'engourdit et s'endort;
Les bravos sont changés en silence de mort.....
(L'ennui n'est-il pas fils de la monotonie?)
Comme chacun, notre grave rêveur,
Campé dans son fauteuil s'endort de fort bon cœur.
Alors le dieu des arts, sous le prisme d'un songe,
Se montre à ses regards et lui dit : « O mortel!
« A ma justice, ici, n'as-tu pas fait appel?
« J'ai comblé tes désirs, et dès lors chaque artiste
« Eut une égale part de notes à donner.
« Bref, j'ai voulu tout ordonner
« Selon la règle communiste.
« Qu'en est-il résulté? Serait-ce là le beau,

« Le sublime!... Ah! redoute un décevant mirage.
« Ici, ce que tu vois est la frappante image
« De la société que rêve ton cerveau.
« La vie a disparu; tu sommeilles toi-même;
« Le plaisir s'est enfui; l'ennui règne en ces lieux.
« Ne sens-tu pas que ton système,
« Ce serait le néant!... Dessille enfin tes yeux,
« Consulte la nature et vois l'ordre admirable
« Qui règle ses produits entre eux si différents :
« A côté de l'utile on trouve l'agréable.
« Les mortels en naissant ont-ils les mêmes traits,
« Les mêmes facultés? Chez eux voit-on jamais
« Même somme d'esprit, de talent, de génie?
« Respecte les décrets de la Divinité :
« Un grand ensemble naît de la diversité,
« Comme des sons divers s'élève l'harmonie. »

XI.

MAITRE SINGE.

—

Un singe, passé maître en adresse, en malice,
Et partout reconnu pour le roi des larrons,
Rencontre deux jeunes gibbons,
Qui, par un coup d'éclat, entrèrent dans la lice
Où notre singe avait su cueillir des lauriers.
« — Mes amis, leur dit-il, permettez que j'embrasse
« Deux héros si bien faits pour honorer la race
« Cousine des humains! » — « Comment donc! volontiers;
« Maître, un tel procédé prouve votre belle âme!
« Vous, nous louer ainsi! C'est beaucoup trop flatteur
« Pour des singes qui n'ont encor nulle valeur..... »
« — Vous m'avez surpassé! Tout haut je le proclame,

« Je n'aurais pas trouvé ce tour,
« Si bien conçu, si plein d'adresse,
« Que, pour votre début, vous fîtes l'autre jour.....
« Mes amis, vous serez l'orgueil de notre espèce!... »
« — Oh! non, maître! non, non, jamais nul ne pourra
« S'élever jusqu'à vous et prétendre à la gloire
« D'égaler des talents qui font que, dans l'histoire,
« Votre nom jamais ne mourra! »
Le singe, à ce discours se rengorge au plus vite,
Et, tout gonflé d'orgueil, court regagner son gîte,
En riant des gibbons qu'il venait de jouer.

Souvent se rabaisser quand on a du mérite
N'est qu'un adroit moyen de se faire louer.

XII.

LE DRAME A SUCCÈS.

—

Un auteur avait fait un admirable ouvrage
(Il va sans dire à son avis)
Où toutes les vertus jouaient un personnage;
Mais on n'y courait pas..... tandis que, vis-à-vis,
Sur un autre théâtre on donnait certain drame
Où tout le peuple se portait,
Et cet ouvrage ne traitait
Que de faits odieux. On y voyait la femme
Se noyer dans l'opprobe, entraînant sur ses pas
Un essaim de viveurs, de dupes, de forçats;
Enfin de nos cités c'était la triste fange
Délayée avec art en quatorze tableaux.....

« — En vérité, c'est fort étrange!
« Dit notre pauvre auteur : jamais sur les tréteaux
« On n'étala choses pareilles!
« C'est l'école du vice, et le public y court!
« On l'y voit tout yeux, tout oreilles.
« Je n'y comprends plus rien...» — « Eh! bonsoir, Célicourt,
Lui dit un spectateur qui sortait de la salle.
« — Quoi! vous et vos deux fils venez de là dedans!
« Un père peut-il bien conduire ses enfants
« Voir une rapsodie et si sotte et si sale!... »
L'un des fils répondit : « Vous dites vrai, Monsieur,
« Tant de mal nous a fait horreur.
« Que le vice est hideux! » — « Ami, reprit le père,
« Comprenez-vous mon fils? Que sa voix vous éclaire...»
Célicourt prétendit n'avoir point entendu,
Et s'en fut en criant au mal, à l'injustice.....

En traçant ce récit, pour moi, j'ai prétendu
Prouver qu'on sent bien mieux le prix de la vertu
En voyant d'un peu près les désordres du vice.

XIII.

LE MATOU ET L'ANGORA.

—

A MON FRÈRE.

Dans un castel, un vieux chat de gouttière
A sa valeur donnait carrière,
En luttant à lui seul contre un peuple de rats.
Chaque jour mon héros faisait mainte merveille;
Dans les rangs ennemis il portait le trépas,
Et lui-même perdit, dans différents combats,
La moitié de la queue et, je crois, une oreille
(Glorieux profits, mais qui n'embellissent pas).
Pour cela qu'avait-il? Une maigre pitance;
Car il est bon de constater

Que, s'il savait se battre, il savait peu flatter.
Or, résigné, dans le silence,
Il attendait de sa valeur
Une éclatante récompense,
J'entends quelque marque d'honneur;
Tandis que l'on voyait, dans sa robe soyeuse,
Minette près du feu dormir insoucieuse;
Ou bien encor, vingt fois par jour,
Sautant sur les genoux de sa jeune maîtresse,
Montrer sa gentillesse
En faisant patte de velour.
Au logis, un matin, un marchand se présente,
Exhibe cent objets qu'avec emphase il vante,
En homme qui sait son métier;
Entre autre, un beau collier tissus d'or et de soie.
Aussitôt on l'achète. Or, une douce joie
Fait tressaillir le cœur de notre vieux guerrier,
Quand il vit faire cette emplette,
Qu'il comptait recevoir en guise de laurier.
Hélas! ce fut au cou de la blanche minette
Qu'on attacha le collier d'or.....
Une marque d'honneur, certes, vaut un trésor,
Lorsqu'elle est décernée au mérite, au courage;
Aussi des yeux du pauvre chat

Vit-on couler des pleurs de rage.....
« — Qu'as-tu? lui dit un chien : est-ce dans ton état
« Que l'on doit afficher une telle faiblesse?
« Tu rêvais des honneurs?... A ne point trop crier
« Au tort, à l'injustice, en ami je t'invite,
« Car on pourrait te châtier,
« Puis l'on ajouterait : Quoi! ce matou s'irrite
« De notre bon plaisir! Quel est donc son mérite?
« Il sait se battre : eh bien! n'est-ce pas son métier? »

Sans doute, le mérite est chose nécessaire
Pour s'ouvrir le chemin d'un brillant avenir;
Cependant que de gens on a vu parvenir
N'ayant pour tout talent que le talent de plaire.

XIV.

SADI.

—

Un ami du sage Sadi
Parvint, de modeste cadi
(Grâce au pouvoir secret d'une jeune sultane),
Au poste de reiss-effendi,
Ou ministre de la chicane.
Une foule de gens encombrait chaque jour
Le palais de son excellence :
Sadi seul n'alla pas lui faire un doigt de cour ;
Il était loin pourtant d'être dans l'opulence...
Or, le reiss-effendi, surpris de ne pas voir
Le sage qu'il vénère, en secret un beau soir,
Chez lui le va trouver : — « Eh ! quoi, mon nouveau titre

« M'aurait-il fermé le chemin de ton cœur? »
« — Non, j'attends pour aller visiter ta grandeur,
« Que des grâces, des rangs, le versatile arbitre
« T'enlève son appui, sa royale faveur.
« Je n'aime pas la foule... Aujourd'hui, l'on te fête;
« Demain la défaveur planera sur ta tête :
« Tu seras seul!... Alors, j'aurai tout le loisir
« D'aller voir mon ami, mais non point le visir. »

XV.

LE DÉSERT.

—

En voyant un terrain aride et sans culture,
Un enfant s'écria : « Mais, mon père, dis-moi,
« D'où vient que les produits qu'on voit dans la nature
« Ici ne poussent point? » — « Henri, voici pourquoi :
« C'est que ce sol n'est que du sable...
« Qui, de l'onde des cieux semble être insatiable ;
« Il boit toujours et ne rend rien...
« C'est un terrain maudit! et cette solitude
« Avec l'âme du monde a perdu tout lien :
« Telle est mon fils l'ingratitude. »

XVI.

LE PIÉGE.

—

Certain lion régnait en despote, en tyran,
Et pour lui toute cause était d'abord jugée,
Quand l'un des deux plaideurs était du dernier rang,
Ou bien, s'il n'avait pas d'une prime obligée
Graissé la patte du lion.
Rien n'était respecté, quand à sa convenance
Il trouvait quelque chose à mettre dans sa panse,
Ou qui pût convenir à son ambition.
Un jour, que sans aucun cortége,
Il errait, méditant un perfide dessein,
Mon sire disparut soudain
Dans un trou : c'était un piége.

En vain de ses sujets il attend le secours,
Chacun en riant le regarde...
Un singe dit alors : « Puisse-t-on, pour toujours,
« Placer notre tyran sous la rigide garde
« De quelque bon dompteur d'animaux. Mes amis,
« Lorsqu'il plîra le front sous la loi du caprice,
« D'un maître juste et bon il sentira le prix. »

Celui qui sème l'injustice,
Et sûr de récolter la haine et le mépris.

XVII.

LE TABLEAU.

—

Comme j'étais un jour en face d'un tableau,
Qu'un marchand avait mis en montre à sa fenêtre :
« — Ah ! Monsieur paraît s'y connaître? »
Me dit le trafiquant en m'ôtant son chapeau.
« — Moi ? non; mais ce sujet me semble fort étrange.
« Et de quel maître est-il ?» — « Parbleu ! de Michel-Ange !
« Pour le mieux admirer, approchez-vous encore... »
« —Dites-moi, s'il vous plaît, pour que je m'en arrange,
« Quel est ce temple immense orné de bronze et d'or?
« Pourquoi la porte en est-elle si basse,
« Qu'on voit cet homme qui la passe
« Ramper sur les genoux? » — « Ah ! ce temple, Monsieur,

« Est celui, m'a-t-on dit, de certaine déesse
« Qui fut presque inconnue aux sages de la Grèce,
« Mais chez les courtisans encor fort en honneur.
« Quant à son nom... » — « Merci, je le devine;
« Car l'artiste a su rendre une idée assez fine :
« C'est le temple de la faveur. »

XVIII.

LA POUDRE A CANON.

—

A M. L***.

Des grains de poudre étaient épars
Tout autour d'un affût, qui portait une pièce
Bourrée à double charge. Alors, sur les remparts
S'ébattaient vingt marmots : c'était grande liesse
Pour les gamins,
Que tous ces grains.
La poudre recueillie, aussitôt allumée,
Éblouissait leurs yeux ; puis un peu de fumée
S'élevait dans les airs et puis disparaissait.
Chaque enfant, tout joyeux d'une telle trouvaille,
Près du monstre d'airain qui vomit la mitraille,
Avec du feu passait et vingt fois repassait
(Ce n'est pas à dix ans qu'on a grande prudence).

Or, les grains comprimés dans l'âtre de l'airain,
Se prirent à gémir sur leur obscur destin,
Et se dirent entre eux : « Ici, dans le silence,
« Dans l'oubli nous passons notre triste existence !
« Tandis qu'autour de nous, écoutez ces enfants,
« Comme ils fêtent ces grains répandus sur la terre.
« Faut-il... » Mais d'achever ils n'eurent pas le temps :
L'étincelle a brillé ! Lors un bruit de tonnerre
Éclate avec fraças, et les ailes des vents
Emportent vers les cieux la voix et la fumée
Que le salpêtre et le charbon,
Ou mieux la poudre comprimée,
Produit en sortant du canon.

Poëte que j'admire et que le sort éprouve,
Lorsqu'on voit tant de Trissotins
Récolter des lauriers, de l'or à pleines mains,
Pour des romans, des vers, que le bon goût réprouve,
Crois-moi, si quelque temps tu dois souffrir encor,
Garde-toi de céder à la sombre atonie :
Pour être comprimé, sache que le génie
N'en a que plus d'éclat lorsqu'il prend son essor.

XIX.

LE FERMIER ET SES FILS.

—

D'une ferme Denis était propriétaire.
« — Cédez-nous votre bien, lui dirent ses trois fils,
« Nous vous épargnerons les ennuis, les soucis :
« Le repos à votre âge est chose nécessaire... »
« — Je vous suis obligé, mes enfants ; dans deux mois
« Seulement je pourrai vous donner ma réponse ;
« Car j'y dois réfléchir. Avec peine on renonce
« A céder, bien portant, sa fortune et ses droits.. »
Denis, dans le canton, passait pour être sage.
Quel était son projet? Il fut des plus adroits.
En dehors du logis il suspend une cage,
Puis y place le nid de deux chardonnerets

Qu'il avait recueilli la veille en ses guérets.
Vers la cage bientôt on voit voler le père,
Puis la mère, et tous deux, à travers les barreaux,
De donner la becquée à leurs petits oiseaux,
Chaque jour, mêmes soins... Or, quand notre compère
Voit que ses oisillons sont vigoureux et grands,
Il leur donne la clé des champs,
Puis attrape les bons parents
Qu'il loge dans la cage ; et là, sans nourriture,
Ils périrent tous deux... « — Qu'en dites-vous, mes fils,
« Et que prouve ce fait? Vous voyez, ces petits
« Se sont tous envolés... Le cri de la nature
« Ne les a point portés à venir secourir
« Ceux qui, naguère encor, dans leur sollicitude,
« Bravaient mille dangers afin de les nourrir!
« Oh! mes fils, si l'on voit autant d'ingratitude
« Envers de bons parents, chez de jeunes oiseaux,
« Qu'attendre des humains, quand notre pauvre espèce
« Contre les passions est en lutte sans cesse?
« Nous valons, bien souvent, moins que les animaux. »

Envers l'humanité Denis est trop sévère;
Je ne vois pas ainsi tous les hommes en noir,

Et connais bien des fils trop heureux de pouvoir
Payer par mille soins la tendresse d'un père.
Pourtant, dans ce récit, Denis montre du sens ;
L'homme à l'ingratitude a bien quelque tendance.
Or, ne tentons jamais le cœur de nos enfants ;
Ainsi l'exige la prudence.

XX.

LE TROUVÈRE.

—

« S'il est content, le pauvre est plus riche cent fois
« Que l'avide Crésus qui désire sans cesse. »
Tel était le refrain d'un chant qu'à pleine voix
Un jeune troubadour répétait dans Lutèce.
Un jour, en l'écoutant, un avide Lombard
Dit : « Ce précepte est beau... mais c'est en théorie!...
« Voyons, toi qui n'as pas au soleil un patard,
« Vingt contre quatre, je parie
« Que tu n'es pas heureux. » — « Peut-être plus que vous,
« Demi-dieu qu'ici-bas le sot vulgaire encense!
« De posséder votre or je ne suis point jaloux :
« Pour moi tout est bonheur et pure jouissance ;

« Ignorant les désirs, j'ignore les regrets,
« Aussi de mes plaintes, jamais
« Ma voix n'importune personne.
« Ma recette souvent est bien mince le soir,
« Mais si je mange du pain noir,
« La gaîté toujours l'assaisonne ;
« Je me lève en chantant et me couche joyeux.
« Tu n'en peux dire autant. Sur ton front soucieux,
« On lit que les ennuis t'obsèdent.
« Que te sert donc cet or que tu sus amasser?
« Crois-moi: les biens sont moins à ceux qui les possèdent
« Qu'à ceux qui savent s'en passer. »

XXI.

LA LAMPE DE TÉNELLUS.

—

Une lampe éclairait une fête, une orgie
Que Ténellus donnait chez lui.
A Rome on n'avait pas, de même qu'aujourd'hui,
Pour remplacer le jour, le gaz et la bougie.
Voilà qu'au milieu du festin
S'éteint l'unique luminaire.....
On avait oublié de remplir, le matin,
La lampe. Or, Ténellus, cédant à la colère,
Veut la briser..... — « Mortel, que vas-tu faire?
« Dit celle-ci : d'où vient cet injuste courroux?
« Tant que l'huile est venue alimenter la flamme,
« Ma lumière a brillé..... tandis que toi, dis-nous,

« Quel usage fais-tu des facultés de l'âme,
« Quand tu souffres que l'équité,
« Les règles de la tempérance
« Et le flambeau de vérité
« N'éclairent plus ton existence?....
« Tu crois vivre, tu crois agir en esprit fort,
« En fermant tes regards à la sainte lumière!...
« Non, je ne vois en toi, qui vis par la matière,
« Qu'un cadavre animé luttant avec la mort. »

XXII.

LE CHEF-D'ŒUVRE ET LA BOUE.

—

Un sculpteur méconnu, certain jour, dans Lemnos,
Tout près d'une statue en marbre de Paros
Vint à passer en char dont la rapide roue
La couvrit à l'instant d'une fétide boue.
Notre homme, satisfait (car c'était là son but),
Dit : « Chef-d'œuvre fameux ! tiens, reçois mon tribut !
« On vante tes contours et la Grèce t'admire !
« J'ai voulu me venger des fous et des bavards
« Qui dispensent la gloire et jugent des beaux-arts
« Comme un sourd jugerait d'un combat sur la lyre....
« Cela me fait pitié !... » Puis mon sot, en délire,
S'éloigne, satisfait d'avoir jeté son fiel.....

Mais un rayon descend de la voute du ciel,
La fange se dessèche et retombe en poussière,
On la voit disparaître, en laissant sur la pierre
Des traces, il est vrai, mais y tenant si peu,
Que de les effacer ce fut un simple jeu
Pour quelques gouttes de rosée.

Vous dont la gloire est exposée
A la malignité des esprits sots et bas,
Ah! riez de leur impuissance!
Le venin de l'envie et de la médisance
Peut salir un moment, mais il ne tache pas.

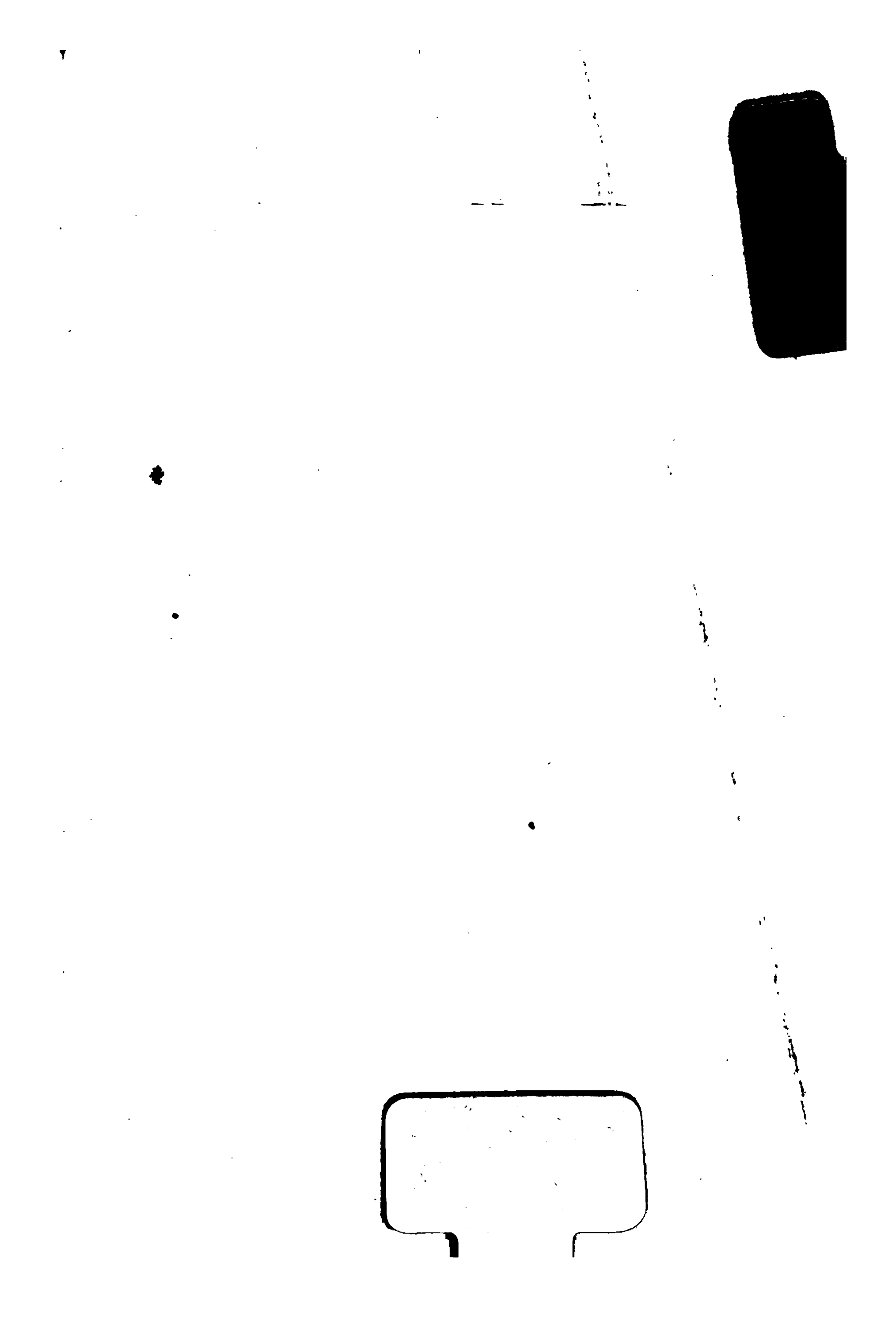
FIN

TABLE

LIVRE DEUXIÈME.

LIVRE TROISIÈME.

LIVRE QUATRIÈME.





PARIS
TYPOGRAPHIE DE MADAME SMITH
RUE FONTAINE-AU-ROI
18.